

ANIMATION BIBLIQUE ŒCUMÉNIQUE ROMANDE

IMAGES DE LA PASSION

Sept propositions pour une
lecture communautaire de la
Passion et de la Résurrection selon Saint Marc

MARC 14 à 16,8

SOMMAIRE

Introduction		2
Iconographie et Bible		4
1. L'onction à Béthanie	Marc 14,3-9	8
2. Institution de la Cène	Marc 14,10-26	16
3. Gethsémani	Marc 14,32-42	25
4. Jésus devant le Grand Prêtre	Marc 14,53-56	35
5. La mort de Jésus	Marc 15,33-41	42
6. L'ensevelissement de Jésus	Marc 15,42-47	49
7. Les femmes au tombeau	Marc 16,1-8	55

Elle a été rédigée par une équipe composée de :
Madeleine Allenbach, Yolande Boinnard, Francine Dubuis, Marcel Durrer,
François Fontana, Doris Heller, Christiane Jordan, Franck Le Vallois,
Bernadette Neipp, Kristin Rossier, Jean-Pierre Zurn.

Mise en forme finale par François Fontana.

1999

Les textes bibliques sont tirés de la Traduction œcuménique de la Bible
(© Société biblique française — Edition du Cerf).

INTRODUCTION

Dans nos paroisses, groupes ou mouvements, la Bible est souvent lue lors des célébrations et commentée dans la prédication.

Nous voulons proposer des moyens simples pour, qu'à certaines occasions, la lecture biblique soit l'œuvre de la communauté rassemblée. La Bible est un lieu de ressourcement privilégié de la foi des croyants et des communautés. C'est pourquoi il importe qu'elle soit aussi lue en commun... Lue et relue, elle donne sens à la présence de l'Eglise au cœur des défis de ce monde et elle oriente son action. A travers cette lecture, Dieu en Jésus-Christ parle à son Eglise et lui donne la parole.

Sept propositions de lectures communautaires bibliques.

Pour chacune, vous trouverez à l'usage de l'animateur ou de l'animatrice :

- le texte biblique
- un commentaire sur l'image proposée
- des "notes pour ouvrir le sens du texte"... bref résumé théologique
- une démarche communautaire de lecture (déroulement)
- des notes explicatives de ce déroulement, des conseils et points d'attention pour l'animateur ou l'animatrice.
- un texte de méditation

Quand utiliser ces démarches ?

Ces démarches peuvent être adaptées à une grande diversité d'objectifs et de situations dans la vie de nos communautés. En voici quelques exemples :

- ◆ Faire de l'homélie ou de la prédication un temps de dialogue.
- ◆ Proposer un temps de partage biblique lors d'une séance d'un Conseil... en tout genre.
- ◆ Animer un groupe biblique... un groupe œcuménique....
- ◆ Proposer des animations courtes à des retraités... des catéchumènes... de jeunes adultes... etc.
- ◆ Organiser un "Dimanche de la Bible".
- ◆ Lire, méditer et célébrer la Passion et la Résurrection pendant la Semaine Sainte ou à une autre occasion.
- ◆ Travailler sur les rapports entre la Bible et l'iconographie (cf. p. 5).
- ◆ Renouveler notre lecture de la Bible à l'aide des images (cf. p. 5).
- ◆ Mettre en relations les récits de la Passion de Marc pour les "désenclaver".

Comment animer ces démarches ?

Ces démarches sont prévues pour des groupes de vingt à cent personnes. Elles peuvent être vécues en vingt à vingt-cinq minutes, mais on peut aussi prendre plus de temps pour laisser se développer la réflexion et le dialogue dans les groupes.

Après avoir informé et averti la communauté ou le groupe, une lecture en dialogue peut être réalisée même dans une église avec des bancs. Dans un cadre liturgique, il est indispensable d'avoir une sonorisation adéquate (micro sans fil ou câble de micro assez long). La liturgie prévoira une mise en valeur de la Bible dans la célébration, au moyen de gestes, de chants, d'une proclamation, etc.

- Variantes :**
- Durant une célébration dominicale, le dialogue entre les participants peut se limiter à un seul moment. Le prédicateur ou la prédicatrice tiendra compte des questions et des remarques dans son message.
 - Dans le cadre d'une célébration, la réponse à certaines questions peut se faire sous forme de prières.
 - Après chaque étape, il peut y avoir ou non une restitution à l'assemblée.

Comment préparer ?

L'équipe d'animation ne doit pas être formée uniquement de spécialistes. Cependant, la coanimation demande une négociation claire de la place et du rôle respectif de chacun.

Pour se préparer, les membres de l'équipe d'animation ont avantage à tester les propositions et à les adapter en fonction des spécificités de leur groupe.

Préparer ensuite la partie technique — avec un soin particulier si la rencontre a lieu dans un cadre liturgique — : sonorisation, éclairage, éléments symboliques, feuilles pour les participants, etc.

Elaboration du dossier.

Ce dossier a été élaboré selon la procédure suivante :

- ◆ Découverte en groupe de l'image, puis du texte biblique
- ◆ A partir de cette expérience, élaboration d'une démarche et rédaction des notes par 1 ou 2 personnes dont vous trouvez les initiales à la fin des notes.
- ◆ Test en groupe de la démarche et relecture des notes

N.B. Un dossier du même genre, intitulé "**NAISSANCE**", propose huit lectures de textes des évangiles de l'enfance selon Luc et Matthieu.

ICONOGRAPHIE ET BIBLE

Cette brochure vous propose à la fois la lecture d'un récit tiré de la Passion de Marc, et celle d'une représentation artistique sur chacun des sept sujets choisis. Nous essayons dans ce va-et-vient entre le texte et l'image de donner toute sa place à l'image. Pourquoi ? Quel en est l'intérêt ?

Ce que l'image apporte au texte

On peut dire de manière un peu schématique pour commencer que la lecture du texte s'enrichit de celle du peintre. Par la mise en scène des personnages, par les effets des ombres et de la lumière, par les couleurs, l'image permet d'aller plus loin dans notre lecture du récit en plaçant les accents différemment. L'image nous propose une lecture chargée d'une expérience de vie, d'une époque et d'une approche différente de celle du texte et de la nôtre — relais significatif de notre propre lecture du récit. L'image en parlant son langage propre et sensible face au texte l'enrichit en le traduisant avec ses moyens spécifiques. P. Ricoeur va bien dans ce sens lorsqu'il dit :

« A cet égard, il en est de la lecture comme de la peinture. Quand j'évoque les représentations picturales de la crucifixion, de Rembrandt à Dali en passant par Zurbaran, je me dis que chacune ajoute quelque chose de spécifique et de nouveau à l'interprétation de la crucifixion dans les évangiles, lesquels déjà augmentent des interprétations antérieures. »

("Eloge de la lecture et de l'écriture", in ETR (64)1989, p. 404).

C'est de cette manière que l'image ajoute sa pierre interprétative au récit biblique, en donnant une interprétation nouvelle du texte qu'elle représente. Ainsi, l'image ne doit pas être comprise comme une simple "illustration", mais toujours comme une interprétation de l'événement qu'elle relate, du récit qu'elle met en scène et de la tradition qu'elle interprète. C'est bien parce qu'elle traduit un récit en image qu'il est passionnant de découvrir ce qu'elle nous dit.

Le langage propre de l'image

Le langage privilégié de l'image est plus particulièrement celui des gestes, des attitudes, de l'émotion contenue dans un visage, du mouvement, de l'expression corporelle d'un personnage. L'image — plus que le texte — souligne la relation qui existe entre les personnages, à travers leurs gestes, leurs attitudes, le jeu des regards. Ainsi, l'absence ou la présence supplémentaire d'un personnage, l'émotion d'un visage ou la tendresse d'un geste, l'ombre et la lumière renvoient au récit concerné et renouvellent, par les questions que pose son interprétation, notre lecture du récit. N'aurions-nous pas tout à gagner si nous tenions davantage compte de l'image lorsque nous interprétons un récit ? Elle permet de redécouvrir la vulnérabilité et la profonde humanité de l'être humain et à plus forte raison celle du Christ. Elle souligne l'importance d'envisager l'homme et la femme comme des créatures harmonieuses — corps et esprit — avec leur droit à la vulnérabilité, à l'émotion et à la tendresse. Elle fait prendre conscience également du droit fondamental de chacun à l'imaginaire. De plus, l'attention portée à l'image favorise le renouvellement du langage théologique par l'émotion spontanée qu'elle provoque, nous incitant non seulement à relire le texte différemment, mais aussi à reformuler certains commentaires d'un texte, afin d'en faire émerger un sens qui tienne compte de tous les registres de l'humain.

En résumé

L'intérêt d'un face-à-face texte-image est donc triple :

- 1) l'image, dans son langage sensible, touche l'être humain dans sa totalité de manière complémentaire au texte ;
- 2) l'image, en représentant un récit, en donne une nouvelle lecture qui s'ajoute à d'autres lectures possibles ;
- 3) l'image, dans le langage qui lui est propre, réinterprète le texte en déplaçant certains accents : par l'effet de la corporéité, l'émotion que dégagent la sensualité, les gestes ou l'expression des visages, par le jeu de la lumière, des couleurs ou la mise en scène des personnages.

Une parole incarnée

Il ne faut pas oublier que l'image a été jusqu'à la Réforme un des moyens privilégiés, à côté des récits proclamés et commentés, qui permettait au peuple de découvrir l'Évangile (P. ex. les portails et les chapiteaux des cathédrales). Redécouvrir, à travers l'image et les gestes qui en sont porteurs, que les personnages évangéliques sont présents au monde, par leurs corps et par leurs sentiments aussi, cela signifie **prendre au sérieux l'incarnation du Christ** dans l'histoire des humains ; une histoire où Dieu rencontre des êtres de chair et de sang : âme, esprit et corps, qui aiment, qui sont joyeux ou qui souffrent dans la tension du Royaume qui advient.

L'intérêt d'une double lecture ou ce que l'on peut dire de la démarche

L'interprétation que donne un artiste d'un épisode nous posera un certain nombre de questions, que nous confronterons au récit et aux problèmes exégétiques qu'il pose ou qu'il laisse ouverts. De cette manière, nous obtiendrons une interaction entre le texte et l'image. Nous entrerons ainsi en dialogue avec le récit et l'image dans une sorte de "dialogue à trois" ; nous obtiendrons une mise en résonance entre le texte et l'image, où l'image résonne dans le texte et vice versa. Instaurer un véritable dialogue entre le récit biblique et l'œuvre d'un artiste, où l'image et le texte sont à l'écoute l'un de l'autre et s'apportent mutuellement ce qui leur est spécifique, représente un très grand *enrichissement* pour l'interprétation d'un récit.

Pour obtenir cet *enrichissement* mutuel, il est important de préserver l'autonomie de l'image par rapport au texte. Il est donc conseillé de **commencer par la lecture de l'image**, afin de ne pas induire la lecture du récit biblique dans l'image et de laisser ainsi à l'œuvre d'un artiste toute sa fraîcheur interprétative. Il est très gratifiant pour notre lecture d'un texte de découvrir dans telle ou telle représentation un geste, un mouvement ou un regard et de nous apercevoir après la lecture du récit, qu'il y figurait dans la préposition d'un verbe, par exemple, mais que nous n'y avons pas prêté attention à la simple lecture. De cette manière, l'image nous renvoie au texte biblique et vice versa.

Etre sensible à l'image en groupe

La lecture conjointe du texte et de l'image a tout à fait sa raison d'être dans tout groupe sensible à l'image, qu'il s'agisse d'une animation biblique dans un rassemblement d'Eglise, liturgique ou non. La seule condition devrait être de l'approcher avec le même sérieux que le texte, en la resituant dans son contexte et en tenant compte de la tradition qui l'a précédée. L'image ne jouera alors plus simplement le rôle "d'illustration" ou de support du texte, "d'accrochage", mais représentera une interprétation du récit à part entière avec son apport spécifique et enrichissant pour la communauté rassemblée.

L'image : un lieu de rencontre

Ainsi l'image peut devenir un moyen privilégié de rencontre avec l'Evangile — dans un cheminement où le texte et l'image se conjuguent au présent de nos vies. Ce dialogue peut s'engager au-delà des frontières linguistiques, intellectuelles, confessionnelles ou sociologiques, partout également où la parole et la référence au texte deviennent difficiles ; on se rappelle souvent plus facilement une image qu'un texte, à travers l'émotion qu'elle dégage ou par le monde imaginaire qu'elle induit, mais sans pour autant oublier la clef de lecture que doit rester le récit biblique.

Tout choix étant subjectif, l'une ou l'autre des œuvres proposées peut choquer la sensibilité d'un-e participant-e par l'émotion qu'elle provoque ; il vaut cependant la peine d'insister, même si elle résiste (cela peut être vrai de la même manière pour un texte biblique), car ne pourrait-elle pas nous aider à renouveler notre lecture d'un récit. Redécouvrir l'iconographie chrétienne en Eglise — véritable trésor d'interprétations des récits bibliques —, permet de relire l'Évangile dans son épaisseur charnelle, seul lieu de rencontre avec Dieu. C'est la raison pour laquelle nous avons choisi des œuvres d'artistes, d'époques et de traditions fort différentes, pour vous en faire découvrir l'étonnante richesse de langage, selon la sensibilité de chacun.

Il s'agit de :

1. *L'Onction à Béthanie* – miniature d'un psautier – qui harmonise deux traditions évangéliques ;
2. d'une fresque contemporaine, austère, de *la Cène* (Arcabas) ;
3. d'un *Jésus à Gethsémani* avec qui le peintre s'identifie (Gauguin) ;
4. d'une œuvre contemporaine tourmentée de *La mort de Jésus* (Rocha) ;
5. d'un clair-obscur significatif sur la toile *Jésus devant le Grand Prêtre* (Honthorst) ;
6. d'un manuscrit byzantin de la *Descente de croix* avec sa symbolique très particulière ;
7. d'une lecture novatrice des *Femmes au tombeau* (Rembrandt).

B. N.

1. L'ONCTION A BÉTHANIE

Mc 14,3-9

Le texte

³ Jésus était à Béthanie dans la maison de Simon le lépreux et, pendant qu'il était à table, une femme vint, avec un flacon d'albâtre contenant un parfum de nard, pur et très coûteux. Elle brisa le flacon d'albâtre et lui versa le parfum sur la tête.

⁴ Quelques-uns se disaient entre eux avec indignation : « A quoi bon perdre ainsi ce parfum ? ⁵ On aurait bien pu vendre ce parfum-là plus de trois cent pièces d'argent et les donner aux pauvres ! » Et ils s'irritaient contre elle.

⁶ Mais Jésus dit : « Laissez-la, pourquoi la tracasser ? C'est une bonne œuvre qu'elle vient d'accomplir à mon égard. ⁷ Des pauvres, en effet, vous en avez toujours avec vous, et quand vous voulez, vous pouvez leur faire du bien. Mais moi, vous ne m'avez pas pour toujours. ⁸ Ce qu'elle pouvait faire, elle l'a fait : d'avance elle a parfumé mon corps pour l'ensevelissement. ⁹ En vérité, je vous le déclare, partout où sera proclamé l'Evangile dans le monde entier, on racontera aussi, en souvenir d'elle, ce qu'elle a fait. »

A la découverte de l'image

"Jésus oint et lavé", 24 x 17cm, manuscrit alsacien du XIII^e siècle. Miniature du Psautier du couvent des cisterciennes de Bâle, 1260, actuellement conservé à la bibliothèque de Besançon.

Particularité : cette miniature met en scène deux femmes, l'une oignant la tête de Jésus, l'autre ses pieds. Une façon de rendre compte de la diversité des traditions évangéliques. Chez Matthieu et Marc, une femme verse du parfum sur la tête de Jésus. Chez Luc, c'est une femme pécheresse qui baigne les pieds de Jésus de ses larmes, les essuie avec ses cheveux et verse du parfum sur eux. Chez Jean, c'est Marie, la sœur de Marthe et de Lazare, qui oint de parfum les pieds de Jésus et les essuie avec ses cheveux.

La femme au bas de l'image à gauche ne porte pas de voile ce qui peut faire allusion à la pécheresse chez Luc. Elle sort du cadre : dans les miniatures qui accompagnent et illustrent des textes, l'élément qui sort du cadre fait le lien avec le texte illustré. Ici, il y a peut-être aussi une ouverture théologique sur le monde extérieur où tout n'est pas aussi harmonieux qu'autour de cette table. Les arches du bas du tableau renforcent cette impression : la femme vient de "hors les murs", et par son geste elle franchit la muraille de séparation.

Le geste de la femme au-dessus de la tête de Jésus est empreint de cérémonie. Elle tient le fond du vase comme on tiendrait une hostie... D'ailleurs l'ordonnance de la table, les ustensiles ont une résonance liturgique, sacramentelle.

Les convives sont pourvus d'auréoles, ce qui les désigne comme disciples (ce qu'ils sont dans le texte de Matthieu). L'auréole de Jésus avec ses rayons symbolise le soleil, ordonnateur du cosmos et inspirateur de la lumière. Rouge : couleur du Saint Esprit, de l'amour rattaché à la lumière, du déferlement de vie. Vert : couleur du règne végétal, du printemps, du renouveau et de la régénération spirituelle.

Les vêtements : toge antique, héritage de l'art byzantin (masquer le corps et draper l'âme). Les plis des vêtements ont une correspondance dans les plis de la nappe.

A observer : le jeu des mains, des doigts et des yeux des convives, et de Jésus.

Dans l'histoire de l'iconographie, les représentations de l'onction de la tête de Jésus sont très rares, alors que celles représentant l'onction des pieds sont nombreuses. Hésitation à mettre une femme en position haute par rapport à Jésus, à lui conférer le pouvoir d'oindre le Messie ? Le personnage de la

pécheresse en pleurs a fait oublier la femme anonyme qui agit par amour et par discernement prophétique. D'où l'originalité de cette miniature qui laisse sa place à l'une et à l'autre des traditions évangéliques.

Les récits parallèles à ce texte se trouvent en :

Matthieu 26,6-13

Jean 12,1-8

Luc 7,36-38

Notes pour ouvrir le sens du texte

Structure du texte

v.3 un geste complexe et sans parole accompli par une femme

vv.4-5 commentaire indigné et "entre soi" de quelques-uns

vv.6-9 commentaire explicite de Jésus

Le récit met en scène un geste qui fait parler. Dans le commentaire de Jésus, le geste est mis en relation avec la proclamation de l'Évangile. Faire et dire, qui étaient séparés, sont réconciliés.

Lieu : à **Béthanie**, la maison de Simon le lépreux, à **table**
à la fin du texte : **partout où** l'Évangile sera proclamé
dans le monde entier

On passe du particulier à l'universel.

Temps : (14,1 deux jours avant la Pâque)

Pendant qu'il (Jésus) était à table.

Toujours, des pauvres, vous en avez avec vous. (v.7)

Moi, vous ne m'avez **pas pour toujours**

chaque fois que vous le voulez (v.7)

d'avance elle a parfumé mon corps (v.8)

Les temps sont bousculés : cet événement précis et singulier met en lumière ce qui ne sera plus (vous ne m'aurez pas toujours) et ce qui sera toujours (les pauvres vous les avez toujours). Il jette une lumière sur l'avenir (d'avance, elle a parfumé mon corps pour l'ensevelissement). Ce récit se situe à la charnière des temps.

Commentaire

v.3 : Simon le lépreux : l'évangile de Marc n'en dit pas plus sur ce personnage. On ne sait pas si Jésus l'a guéri, ni s'il prend part au repas. Est-ce une scorie d'un récit oublié ? On peut voir dans cette mention la délimitation d'un lieu à part, d'un lieu limite (en-dehors des lieux saints, mais tout près de Jérusalem). Un lieu limite pour un geste limite, inaugurant ce temps limite que va constituer la Passion et la mort de Jésus. Ici se côtoient le pur et l'impur, pour une redéfinition des frontières entre l'un et l'autre.

Le geste : une femme entre dans un lieu habité par des hommes. Le geste est décrit dans son caractère complexe et excessif : un parfum pur et très coûteux, le bris du vase.... L'onction est-elle un geste particulièrement féminin ? On oint les hôtes pour les rafraîchir, les morts pour les embaumer, les malades pour les soigner (Mc 6,13). Dans l'ancien Israël, on donnait l'onction aux rois. Toutes ces actions ne sont pas réservées aux femmes. On n'a même jamais vu une femme oindre un roi. L'acte de la femme peut avoir plus d'un sens : expression de l'admiration, de l'attachement, ou de la compassion de la femme pour Jésus. Ou encore, acte prophétique conférant à Jésus la dignité royale ou messianique. Annonce à l'avance de sa mort, ainsi que l'interprète Jésus au v.8 ; ou annonce, au-delà de la mort, de sa résurrection, puisqu'il ne sera pas embaumé par les femmes le matin de Pâques.

Le bris du vase appartient lui aussi au geste complexe de la femme. S'agit-il d'un usage courant, seule manière de déboucher le flacon bouché à la cire ? Est-ce une coutume mortuaire qui voulait qu'on laisse le flacon brisé à côté du corps du défunt dans la tombe ? Ou ce bris a-t-il une fonction symbolique : il dirait la pureté du parfum convenant à la qualité du personnage, ou son usage unique (il ne servira qu'une seule fois) pour souligner l'événement unique de la mort de Jésus ? Le geste exprime en tout cas une violence : quelque chose doit être brisé pour qu'autre chose se répande et remplisse l'atmosphère. Le corps de Jésus ainsi que sa destinée seront brisés à la croix ; et de cette fracture jaillira la bonne nouvelle « Celui-ci était vraiment le fils de Dieu » dans la bouche du centurion (Mc 15,39) et « Vous cherchez Jésus de Nazareth, le crucifié : il est ressuscité, il n'est pas ici... Il vous précède en Galilée. » (Mc 16,6s) dans la bouche du jeune homme au tombeau. Voir à la fin de ce récit déjà, l'annonce que quelque chose de ce geste doit se répandre dans le monde entier avec l'Évangile (v.9).

Ce geste propose une interprétation de la destinée de Jésus. Il va lui-même être interprété de manière divergente par les convives puis par Jésus.

vv.4-5 : Le geste de la femme anonyme en tout cas déroute. Il provoque l'indignation de quelques convives, que Marc ne nomme pas disciples, à la différence de Mt 26,8. En ce temps précédant la Pâque, les bonnes œuvres à l'égard des pauvres sont vivement recommandées. L'estimation à trois cents deniers ne paraît pas excessive pour un parfum de nard pur, et pourtant elle représente environ une année de salaire d'un ouvrier de l'époque. La remarque met en évidence le côté excessif du geste de la femme et propose un emploi détourné du flacon : sa remise en circulation dans le circuit économique, et donc le renoncement à son usage propre de parfum. Ou bien on casse le vase pour jouir du parfum, ou bien on le revend et on utilise la somme obtenue dans un autre but. L'ennui, c'est que la chose est faite et que la remarque se fait au conditionnel "On aurait pu", sous-entendu, "on aurait dû". L'indignation

murmurée, non exprimée en face, (ils s'indignent entre eux : la parole en circuit fermé contraste avec la proposition généreuse de la redistribution aux pauvres) exprime un blâme et le refus d'agréer l'acte de la femme. Finalement, cette remarque scelle le rejet de l'interprétation de la personne et de l'œuvre de Jésus proposée par la femme.

vv.6-8 : Comme dans d'autres récits (cf. Mc 2,16), Jésus reprend à haute voix les reproches murmurés. Il explicite le conflit mais commence par prendre parti pour la femme "Laissez-la" (du verbe délier, libérer, qui dit aussi pardonner). *« Déliez-la de vos calculs et de votre jugement. Laissez-la être ! »*

Puis Jésus éclaire et résout le dilemme. Entre les pauvres et lui, il n'y a pas opposition ou choix déchirant. Jésus a toujours été du côté des pauvres et attend la pareille de ses disciples. Mais ce qui permet de sortir du dilemme, c'est d'abord le constat temporel : il y a un "toujours" opposé à un "pas toujours". Une priorité est accordée à l'urgence, à la perception du présent. Quelque chose devait être fait maintenant à l'égard de Jésus qui ne pouvait être remis à plus tard. Puis le constat : « elle a fait ce qu'elle pouvait faire » opposé au conditionnel « on aurait pu ». Un acte irréversible vient d'être accompli qui prend le pas sur toutes les suppositions et les délibérations. Par son geste, la femme a donné priorité au "pauvre" qui était présent devant elle.

Puis vient l'interprétation du geste de la femme : quelque chose vient d'être fait à l'avance qui dit l'inéluctabilité de la mort de Jésus. D'une certaine façon, la femme vient de révéler à Jésus ce qui l'attend, et lui a laissé entendre qu'il était pour elle le "pauvre" pour qui elle éprouvait de la compassion.

v.9 : Jésus reprend dans les termes de la proclamation de l'Évangile le sens du geste de la femme : de même qu'elle a répandu le parfum, ainsi se répandra l'Évangile dans le monde entier. Et dans cet Évangile, il y a place pour cette femme et son geste, parce qu'il est prophétique, parce qu'il dit à l'avance la nécessité de la mise à mort de Jésus pour que se répande le parfum de l'Évangile par-delà les limites géographiques et religieuses, les usages de la piété et les codes de pureté (cf. la mention de la maison de "Simon le lépreux").

« On redira, en souvenir d'elle, ce qu'elle a fait » : c'est aussi, pour l'évangéliste Marc, une façon de dire que Jésus ne constitue pas à lui seul l'Évangile. Les hommes et les femmes rencontrés sont partie intégrante de la Bonne Nouvelle, parce que Jésus était un homme parmi les hommes et les femmes de son temps et que Dieu ne saurait se dire ailleurs que dans l'histoire des hommes et des femmes souffrant, espérant, aimant, risquant la vie.

En souvenir (=mémoire) d'elle : un écho au récit du dernier repas, qui ne contient pas, chez Marc, le « Faites ceci en mémoire de moi » qui se trouve en Lc 22,19 ?

Pourquoi celle dont l'Évangile gardera la mémoire reste-t-elle anonyme ? Un rapide survol de l'évangile de Marc montre que les bénéficiaires des miracles ou des paroles libératrices de Jésus sont la plupart du temps anonymes. Mémoire lacunaire qui permet à toute lectrice ou lecteur de l'Évangile d'entrer dans le récit, de se reconnaître ici ou là au détour d'une péripétie. La narration invite celle ou celui qui l'entend à reconstruire le monde dont elle témoigne et à devenir ainsi partenaire dans l'acte de faire mémoire.

Dans ce récit, Jésus et la femme s'offrent mutuellement accueil. La femme accueille Jésus dans ce qu'il est, le Messie, et le pousse vers son destin de mort et de résurrection. Jésus accueille le geste de la femme et l'associe à sa résurrection à travers l'Évangile qui sera dit d'elle et de lui.

F. D. et M.A.

Déroulement de la lecture

1. Observer l'image : Les personnages et leur attitude.
 - Que font les deux femmes ? Qu'expriment-elles ?
 - Que font les convives ? Et Jésus ? Comment se dirigent les regards ?
 - Quelles scènes de l'Évangile reconnaissez-vous ?
2. Lecture du texte.
3. Réactions par rapport à l'image. Donner quelques informations sur les différentes versions de ce récit dans les évangiles.
4. Repérer dans le texte les paroles et les actes :
 - ce qui est de l'ordre du "faire"
 - ce qui est de l'ordre du "dire"

Quel rapport voyez-vous entre faire et dire dans ce texte ?
5. "Faire du bien", en quoi cela consiste-t-il :
 - du point de vue des convives, de la femme, de Jésus ?
 - et du lecteur ou de la lectrice que nous sommes ?

Retour possible à l'image :

Qu'est-ce qui vous frappe maintenant dans cette représentation ?

Comment la modifieriez-vous pour qu'elle devienne votre vision de l'onction à Béthanie ?

Notes sur le déroulement

1. Commencer par observer l'image permet de lui accorder toute sa valeur d'interprète du texte, des textes des évangiles.
3. La comparaison avec l'image fait apparaître la singularité du récit de Marc : une seule femme, qui oint la tête de Jésus ; des convives qui ne sont pas déclarés disciples. Pas de qualification de la femme, mais seulement une description de ses gestes (c'est Luc qui dit de la femme qu'elle est pécheresse). Le récit se trouve à l'entrée de la Passion, un peu comme un programme de ce qui va se passer : annonce de la mort et de l'impossibilité dans laquelle les femmes se trouveront d'embaumer le corps de Jésus en Mc 16,1-8, du fait de sa résurrection.
4. La femme fait et ne dit rien ; pourtant son geste dit ce qu'elle a reconnu en Jésus (celui qui mérite l'onction royale) et ce qu'elle perçoit de son avenir : corps brisé et parfum de la Bonne Nouvelle qui se répand.
Les disciples et Jésus disent, les premiers pour condamner le geste, le second pour exprimer le sens que ce geste confère à son proche avenir. Dans la dernière parole de Jésus, faire et dire sont réconciliés : l'Évangile proclamé dira ce que cette femme a fait.
5. "Faire du bien", c'est d'abord faire l'aumône en ce temps de la Pâque (point de vue des convives). Pourtant, ce bien-là est estimé secondaire face à ce qui est imminent dans l'existence de Jésus (point de vue de la femme ? en tout cas de Jésus). Jésus fait du bien à la femme en reconnaissant et valorisant ce qu'elle a fait. Il reconnaît qu'elle lui a fait du bien. Dire ce qu'elle a fait fera du bien à celles et ceux qui recevront l'Évangile... Et peut-être recevons-nous un peu de ce bien en lisant ce récit en communauté et en méditant l'image qui exprime comment l'Évangile déborde les cadres fixés par les coutumes religieuses, les critères éthiques, les valeurs attribuées à la vie et à la mort.

Méditation

L'Esprit du Seigneur est sur moi.
Il m'a conféré l'onction
pour apporter la bonne nouvelle aux humiliés,
panser ceux qui ont le cœur brisé,
proclamer aux captifs l'évasion,
proclamer l'année de faveur du Seigneur,
réconforter tous les endeuillés,
mettre aux endeuillés de Sion un diadème;
oui, leur donner ce diadème au lieu de la cendre,
une huile de joie au lieu du deuil,
un vêtement de louange au lieu d'un esprit abattu.
On les appellera térébinthes de la justice,
jardin du Seigneur
destiné à manifester sa splendeur.

Esaïe 61,1-4

2. INSTITUTION DE LA CÈNE

Mc 14,10-26

Le texte

¹⁰ Judas Iscarioth, l'un des Douze, s'en alla chez les Grands Prêtres pour leur livrer Jésus. ¹¹ A cette nouvelle, ils se réjouirent et promirent de lui donner de l'argent. Et Judas cherchait comment il le livrerait au bon moment.

¹² Le premier jour des pains sans levain, où l'on immolait la Pâque, ses disciples lui disent : « Où veux-tu que nous allions faire les préparatifs pour que tu manges la Pâque ? » ¹³ Et il envoie deux de ses disciples et leur dit : « Allez à la ville ; un homme viendra à votre rencontre, portant une cruche d'eau. Suivez-le, ¹⁴ et, là où il entrera, dites au propriétaire : "Le Maître dit : où est ma salle, où je vais manger la Pâque avec mes disciples ?" ¹⁵ Et lui vous montrera la pièce du haut, vaste, garnie, toute prête ; c'est là que vous ferez les préparatifs pour nous. »

¹⁶ Les disciples partirent et allèrent à la ville. Ils trouvèrent tout comme il leur avait dit et ils préparèrent la Pâque. ¹⁷ Le soir venu, il arrive avec les Douze.

¹⁸ Pendant qu'ils étaient à table et mangeaient, Jésus dit : « En vérité je vous le déclare, l'un de vous va me livrer, *un qui mange avec moi.* »(Ps 41,10)

¹⁹ Pris de tristesse, ils se mirent à lui dire l'un après l'autre : « Serait-ce moi ? » ²⁰ Il leur dit : « C'est l'un des Douze, qui plonge la main avec moi dans le plat. ²¹ Car le Fils de l'homme s'en va selon ce qui est écrit de lui, mais malheureux l'homme par qui le Fils de l'homme est livré ! Il vaudrait mieux pour lui qu'il ne soit pas né, cet homme-là ! »

²² Pendant le repas, il prit du pain et, après avoir prononcé la bénédiction, il le rompit, le leur donna et dit : « Prenez, ceci est mon corps. »

²³ Puis il prit une coupe et, après avoir rendu grâce, il la leur donna et ils en burent tous. ²⁴ Et il leur dit : « Ceci est mon sang, le sang de l'Alliance, versé pour la multitude. ²⁵ En vérité je vous le déclare, jamais plus je ne boirai du fruit de la vigne jusqu'au jour où je le boirai, nouveau, dans le Royaume de Dieu. »²⁶ Après avoir chanté les psaumes, ils sortirent pour aller au mont des Oliviers.

A la découverte de l'image

Arcabas, alias Jean-Marie Pirot, né en 1926 à Metz. Chef d'atelier de peinture à l'Ecole des arts décoratifs de Grenoble en 1950. Il effectue un séjour au Canada de 1969 à 1972. Il fonde l'atelier d'arts plastiques "l'art de la main" à Grenoble. Il enseigne à l'Université des sciences sociales. Son surnom, Arcabas, né dans l'effervescence de mai 68, provient de graffitis d'étudiants sur un paravent destiné à nettoyer leurs pinceaux : "l'arc" et "à bas Malraux". Artiste polyvalent, il aime composer-tracer, mettre la couleur dans la forme. Dès 1960, il travaille dans l'église de Saint Hugues de Chartreuse. Cette église a été construite par les moines de la Grande Chartreuse en 1860. L'église comporte cent onze œuvres créées en trois étapes. La Cène, peinte sur toiles de jute, date de la première étape [1952-1953]. Dans cette étape, Arcabas n'utilise que du noir, du rouge et du blanc. Dans l'abside de l'église de Saint Hugues, le bandeau central représente la Cène (toiles de jute de quatre mètres de haut). Rien ne permet de distinguer le Christ par des signes conventionnels (nimbe, habit différent). Il se distingue par son emplacement et sa prestance, sa densité de présence et son geste, pour celui qui veut le voir. Le Jésus terrestre n'avait pas d'auréole. Le noir profond, les formes simples, le rythme, la rigueur contribuent à créer une atmosphère dramatique. Le rouge, couleur chaude, débordante comme une vie ardente, intense et agitée, donne à ce qui se passe énergie et ardeur. Les disciples ne sont guère identifiables, Judas n'est pas encore découvert. La nappe à carreau noir et blanc assure l'unité de la scène. Sur le damier de la table, se joue le destin d'un homme et de l'humanité. Jeu de mains, de bras, de pieds, de corps, de visages en quête de réponse au milieu desquels la silhouette de Jésus, à peine plus éclairée que les autres, rompt le pain. Sur sa tunique et sur les disciples à ses côtés, se reflète la lumière qui se dégage du geste. Cette représentation de la Cène convient particulièrement bien au récit de Marc, en particulier, par l'intensité dramatique et par l'indétermination qu'elle laisse planer, de prime abord, sur l'identité des personnages. La question des disciples « serait-ce moi ? » du récit de Marc rejaillit avec d'autant plus de force sur les lecteurs et les lectrices.

Cf. F. Böespflug, H.N. Loose, Arcabas. Saint Hugues de Chartreuse, Cerf, Tricornet, Paris 1994.

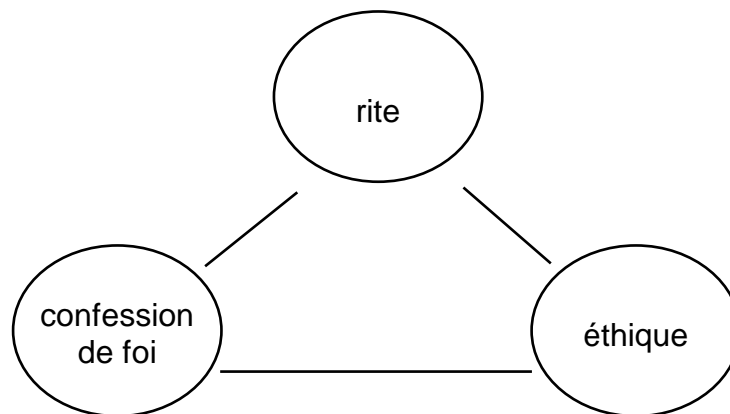
Notes pour ouvrir le sens du texte

Tout au long de l'évangile de Marc, les disciples, ceux qui suivent Jésus, ne sont pas présentés comme modèle. Leur place est relayée dans le récit par des personnages marginaux (syrophénicienne, aveugles, etc.). Peu à peu, le lecteur et la lectrice eux-mêmes sont investis du rôle des disciples. Ils assistent à la fidélité de Jésus à l'égard des disciples et — alors que ces derniers auront disparu du récit de la Passion — ils sont faits témoins des événements tragiques de la Passion.

Le récit de l'institution de la Cène (v.22-35) est encadré par la scène de la trahison de Judas (v.17-21) et celle du scandale de tous et du reniement de Pierre (v.26-31). Dans l'épisode de la trahison, Judas n'est pas nommé explicitement. Une allusion au Ps 41,10 sert à le désigner : « même mon ami le plus cher, en qui j'avais pleine confiance et qui mangeait mon pain, a levé le talon contre moi » (cf. v.18). Ce flou fait rejaillir l'interrogation au cœur de chaque disciple : « serait-ce moi ? ». Une invitation au lecteur ou à la lectrice à se poser la même question. Jésus se lamente sur l'acte de trahison, car il conduit à la mort. Pourtant c'est dans cette communauté, capable de trahir, que Jésus prononce les paroles qui institue le repas eucharistique, la fraction du pain — repas qui prend ses racines dans la célébration de la Pâque juive.

Marc situe le récit de la Cène en lien avec la fête de la Pâque. Le « premier jour des Azymes, lorsqu'on immolait la Pâque » (v.12 — cf. v.16). La fête de Pâque, mot qui étymologiquement veut dire "passage", rappelle la libération d'Égypte et le passage de la Mer Rouge. Le premier jour de la fête (le 14 du mois de Nisan), les agneaux sont immolés dans le temple. La Pâque était célébrée le même soir (lors de la pleine lune suivant l'équinoxe de printemps). Les azymes (en hébreu matsôt) sont des pains sans levain que l'on mangeait pendant les huit jours de fête. Jésus prend l'initiative d'envoyer les disciples en leur indiquant un signe : un homme portant une cruche (chose rare, car ce travail est habituellement réservé aux femmes). Les disciples trouvent toutes les choses comme Jésus l'avait dit. Cette manière de raconter souligne la liberté de Jésus. Marc montre que Jésus suit son chemin en pleine liberté, même si, par ailleurs, son récit de la Passion souligne par dix fois que Jésus est "livré" (cf. Mc 14,10.11.18.21.24.42.44, etc.).

Le récit de la Cène déploie son sens dans la mesure où la lecture articule trois pôles que sont : le rite, la confession de foi et l'éthique.



Le rite

Le récit de l'institution est chargé de mémoire. Il fait référence à la pratique des repas de Jésus avec les pécheurs (cf. Mc 2,13-17 ; Lc 7,34.36 ; 14,1 ; 15,1-2), à la conclusion de l'Alliance en Ex 24,1-11 (Marc et Matthieu) ou à l'instauration de la nouvelle Alliance de Jr 31,29-34 (Luc et Paul 1Co 11) et au récit de la Pâque. La Pâque est une référence commune à tous les récits de l'institution. Sans pouvoir comparer, dans le détail, le rite de la Pâque et son déroulement avec celui que propose le récit de Marc, le contexte de l'institution de la Cène dans cet évangile est clairement situé dans le cadre de cette fête juive. La fête de la Pâque fait mémoire de la sortie d'Égypte, c'est-à-dire l'actualise, en fait un événement présent. Le père d'une famille juive expliquant la Pâque à ses enfants dit « c'est à cause de ce que le Seigneur a fait **pour moi** lors de **ma** sortie d'Égypte » (Ex 13,8). La Mishna commente : « En chaque génération, on doit se regarder soi-même comme sorti d'Égypte... ». Rappeler à Dieu ce qu'il a fait est une provocation à de nouvelles actions de salut. Le rite ouvre également sur l'avenir, sur un horizon eschatologique : « Cette année nous célébrons ici, mais l'an prochain ce sera sur la terre d'Israël. Cette année nous sommes esclaves, l'an prochain nous serons fils de la liberté. » (liturgie de la célébration juive). Le rappel de la Pâque confère au dernier repas de Jésus, peu avant sa mort, le caractère de hâte et de passage. Le rite de la Pâque, dont il ne reste que quelques allusions (les deux bénédictions, la coupe), devient un « faire ceci en mémoire de moi » (Lc 22,19 ; 1Co 11,24). Le geste de Jésus est l'acte prophétique de celui qui donne sa vie pour la multitude, pour toute l'humanité. Célébrée dans la communauté, mémoire de la mort et de la résurrection de Jésus, la fraction du pain rassemble un peuple constitué de juifs et de païens, de pauvres et d'opprimés. La communauté en chemin, rassemblée pour la fraction du pain, célèbre celui qui lui offre le salut, celui qui la libère.

La confession de foi

Le Dieu qui se manifeste à travers la fraction du pain est le Dieu libérateur. Il entend le cri du peuple et le fait sortir du pays de servitude. En partageant le pain et buvant la coupe, le juif reconnaissait le don de Dieu. Par ses paroles et ses actions, Jésus rend présent ce Dieu du salut. Il est lui-même celui qui donne sa vie en rançon pour la multitude (v.24 ; cf. Mc 10,45). Jésus se donne lui-même à ses disciples et à l'humanité. Les gestes et paroles de Jésus (prendre, rendre grâce, rompre, donner) renvoient à l'ensemble du ministère de Jésus et de sa vie donnée pour les siens. Dans le langage et l'anthropologie sémitique, le "corps" fait référence à l'existence concrète, le "sang" à la vie. Il faut se rappeler ici que dans la pensée sémite l'être humain n'a pas un corps, il **est** un corps. Le "corps" est le lieu de la présence historique de l'être humain (tout entier), de son "être-au-monde". Le sémite n'imagine pas la présence d'une personne dépourvue d'existence corporelle. Le corps est l'épaisseur charnelle de la présence, une présence qui se déploie dans un champ de communication. Le corps est mode de présence à autrui et à Dieu.

Le don que fait Jésus permet à la communauté des disciples de retrouver unité et réconciliation par l'alliance et le pardon offert. Les gestes et les paroles de Jésus disent le sens de sa mort. Il livre son corps, il donne sa personne. Réalisant l'alliance conclue dans le sang au Sinäï, alliance qui constitue le peuple de Dieu (Ex 24,8), Jésus annonce le Royaume pleinement réalisé, un temps complètement nouveau, celui du salut universel. Cette annonce de salut est suivie, dans le récit, par le scandale du reniement de Pierre. Cela montre bien la fragilité de la communauté dans le temps d'attente qui s'ouvre pour elle.

L'éthique

Le rite et la confession de foi constituent la communauté et l'engagent à l'agir, à la communion et au partage. En célébrant la fraction du pain, la communauté chrétienne ne répète pas simplement les gestes de Jésus à la dernière Cène. Elle inscrit sa pratique dans celle de Jésus, en particulier celle des repas que Jésus prend dans l'évangile. Dans la culture juive, tout repas a une dimension religieuse. Il commence et se termine par une bénédiction prononcée par le maître du repas. L'évangile nous montre Jésus faisant communauté de table avec tout le monde, les "gens biens" (les pharisiens, par exemple Lc 7,36 ; 14,1), mais aussi les pécheurs, les collecteurs d'impôts (Lc 5,29-32 ; 7,34 ; 15,1-2). Cette pratique de Jésus le conduit à la mort car Jésus met en cause une manière de concevoir la foi et le rapport à Dieu. En effet, par sa mort, Jésus détruit les séparations entre l'être humain et Dieu. La fraction du pain ouvre donc la communauté chrétienne à former une communauté nouvelle dans laquelle les pécheurs, les pauvres, les exclus, ceux qui souffrent, ont leur place. Elle ne

ferme pas la communauté chrétienne sur elle-même, au contraire, elle l'ouvre aux dimensions de l'humanité dans sa totalité, à la solidarité et au partage.

L'eucharistie est communion à une vie nouvelle. Cette vie nouvelle est inaugurée par Jésus annonçant que le Royaume est présent (Mc 1,15). Ce Royaume présent détermine de nouvelles relations entre l'homme, la femme et Dieu, et entre les êtres humains. La religion, la relation être humain/Dieu n'est plus un contrat extérieur, mais intérieur. Par un acte de Dieu, l'être humain peut entrer en relation avec Dieu directement. La mort de Jésus en croix détruit les barrières qui séparent l'être humain de Dieu (cf. le voile du temple se déchire, Mc 15,38). C'est une connaissance (expérience) qui affecte le "cœur" — l'être de la personne et son projet —, que Dieu donne. La vie qui commence maintenant, pour quiconque croit, a une dimension eschatologique. Elle concerne tous les êtres humains et l'avenir de l'humanité. (Noter le "pour beaucoup" Mt/Mc et le "pour vous" Lc/Pl des différents récits de l'institution.) Les croyants, participant à la fraction du pain, entrent dans cette vie nouvelle. Non seulement ils la reçoivent mais ils s'engagent à vivre de cette vie. Leur projet de vie est déterminé par cette vie nouvelle que Dieu inaugure pour eux. Ils communient à une vie qui les engage à la libération, à la réconciliation, à l'unité, au don de leur vie, etc. en un mot à la suite de Jésus. Dès les premières générations chrétiennes, la célébration a été liée à la réconciliation qui doit la précéder et à l'engagement missionnaire dans le monde qui la suit : rassembler les êtres humains et annoncer la bonne nouvelle du Royaume de Dieu.

M. D.

Déroulement de la lecture

1. Regarder l'image, quelle impression la représentation de la Cène donne-t-elle ?
Quelle atmosphère se dégage de cette image ?
Bref échange avec son voisin, sa voisine.
2. Lecture du texte.
3. Quelle atmosphère se dégage du récit de Marc ?
Bref échange avec son voisin, sa voisine.
4. Relire le texte
 - 4.1 Détailler ce qui se passe : que fait et que dit Jésus ?
 - 4.2 En instituant la Cène, à quel Dieu Jésus s'adresse-t-il, quel Dieu confesse-t-il ?
 - 4.3 Quelle communauté Jésus crée-il à travers son geste, la fraction du pain ?
5. Comment l'image et le récit permettent-ils de comprendre ce qui se joue dans la perspective de la Passion ?
6. A quels engagements la manière de Jésus de célébrer la fraction du pain vous invite-t-elle ?

Notes sur le déroulement

Le déroulement propose de commencer par regarder la représentation de la Cène du peintre Arcabas (1.). Le peintre évoque la Cène d'une manière peu traditionnelle : plus sombre, plus dramatique, plus pesante. Cette représentation correspond bien à l'atmosphère du récit de Marc, à son côté tendu, à l'interrogation de chacun des disciples : « serait-ce moi ? » La présence de Jésus est une lueur autour d'une table en forme de damier où se joue son destin.

Après la lecture du texte (2.), la même question qu'à propos de l'image, est posée au récit (3.). L'attention sur l'atmosphère conduit les lecteurs, les lectrices, à se centrer sur le cadre évoqué dans le texte : la trahison, la table, la fête de la Pâque, ses préparatifs, la question des disciples.

L'observation du récit se fait à partir de trois points de vue (4.) :

- 4.1 les gestes et les paroles de Jésus, ce qui permet de comprendre en quoi consiste le rite que Jésus institue ;
- 4.2 le Dieu auquel il s'adresse, la confession de foi à laquelle Jésus invite les lecteurs et les lectrices ;
- 4.3 enfin l'agir auquel la communauté est invitée, l'éthique qui prend ses racines dans le rite et le Dieu qu'il confesse.

L'institution de la Cène, comme toute pratique rituelle ou sacramentelle, prend sens quand on tient compte des trois éléments (rite, confession de foi, éthique) en les articulant.

L'observation peut se faire par des groupes séparés, chaque groupe prenant une sous-question du point 4. Ensuite une mise en commun des découvertes peut se faire.

Pour terminer, deux questions sont posées. La première cherche à rassembler les éléments observés en les mettant en rapport, en les articulant pour parvenir à une interprétation du texte, tout en ne perdant pas de vue qu'il s'agit d'un épisode du récit de la Passion (5.). La deuxième invite à l'appropriation en privilégiant l'agir et l'engagement (6.). Le fait que Jésus institue la Cène au cours de la Passion peut conduire chacun, le groupe ou la communauté, à s'engager dans le sens du partage, de la solidarité, etc., à reconsidérer les relations entre les membres de la communauté, voire à changer sa manière de célébrer, etc.

Méditation

Même l'ami sur qui je comptais,
et qui partageait mon pain, a levé le talon sur moi.
Mais toi, SEIGNEUR, par pitié, relève-moi,
que je prenne ma revanche!
Voici à quoi je reconnais ta bienveillance:
mon ennemi ne crie plus victoire.
Tu m'as soutenu, remis en bon état,
et pour toujours rétabli devant toi.

Psaume 41,10-13

3. GETHSÉMANI Mc 14,32-42

Le texte

³² Ils arrivent à un domaine du nom de Gethsémani et il dit à ses disciples : « Restez ici pendant que je prierai. »

³³ Il emmène avec lui Pierre, Jacques et Jean. Et il commença à ressentir frayeur et angoisse. ³⁴ Il leur dit : « Mon âme est triste à en mourir. Demeurez ici et veillez. »

³⁵ Et allant un peu plus loin, il tombait à terre et priait pour que, si possible, cette heure passât loin de lui. ³⁶ Il disait : « Abba, Père, à toi tout est possible, écarte de moi cette coupe ! Pourtant, non pas ce que je veux, mais ce que tu veux ! »

³⁷ Il vient et les trouve en train de dormir ; il dit à Pierre : « Simon, tu dors ! Tu n'as pas eu la force de veiller une heure ! ³⁸ Veillez et priez afin de ne pas tomber au pouvoir de la tentation. L'esprit est plein d'ardeur, mais la chair est faible. »

³⁹ De nouveau, il s'éloigna et pria en répétant les mêmes paroles.

⁴⁰ Puis, de nouveau, il vint et les trouva en train de dormir, car leurs yeux étaient appesantis. Et ils ne savaient que lui dire.

⁴¹ Pour la troisième fois, il vient ; il leur dit : « Continuez à dormir et reposez-vous ! C'en est fait. L'heure est venue : voici que le Fils de l'homme est livré aux mains des pécheurs. ⁴² Levez-vous ! Allons ! Voici qu'est arrivé celui qui me livre. »

A la découverte de l'image

Tableau de Gauguin "Christ dans le jardin des oliviers" ; aussi nommé "Autoportrait comme Christ à Gethsémani" ; 1889, huile sur toile, Norton Gallery, West Palm Beach

Commentaire de Gauguin sur son œuvre : « C'est mon portrait que j'ai fait là... Mais cela veut aussi représenter l'écrasement d'un idéal, une douleur aussi divine qu'humaine, Jésus abandonné de tout, ses disciples le quittant, un cadre aussi triste que son âme. »

L'arbre sépare le tableau en deux volets : à droite des personnages (les disciples qui fuient, ou les soldats qui arrivent avec Judas ?), une végétation mouvementée, comme une mer agitée. La lumière (rose-orangé) vient de droite, et cette partie du tableau est plus claire que l'autre.

A gauche : Jésus assis dans une pose d'extrême abandon, tourné vers la gauche, comme s'il allait sortir du tableau. Ses vêtements sont sombres, sur un fond sombre. Seules surfaces claires : les mains, le visage et le ciel, et aussi la chevelure et la barbe d'un étonnant rouge-orangé.

L'arbre dessine une limite : Jésus a passé une limite au-delà de laquelle il est seul et ne peut être rejoint. La position des mains : le poignet droit est très relâché, indice que quelque chose (un ressort ?) est cassé en Jésus ? (cf. "l'écrasement d'un idéal" dans le commentaire de Gauguin.)

L'arbre noir et la ligne d'horizon éclairée forment une croix. Dans tout le tableau, les arbres penchent vers la gauche comme le Christ. « J'ai cherché dans ce tableau que tout respire : croyance, souffrance passive, style religieux et primitif, et la grande nature avec son cri, un cadre aussi triste que mon âme. »

NB. Les couleurs chez Gauguin n'ont pas de portée symbolique. Elles sont utilisées pour créer un climat, une ambiance. L'ambiance ici nous paraît être celle d'un crépuscule ou d'une aurore où le sombre le dispute à la lumière.

L'attitude de Jésus prête à des lectures différentes : sérénité, force du calme, grande concentration, dépression, grande fatigue, abandon sans tension (les mains)...

Que tient-il entre ses mains ?

Notes pour ouvrir le sens du texte

Pourquoi ces deux cercles de disciples : ceux laissés au v.32 (Restez ici !) et Pierre, Jacques et Jean emmenés puis laissés au v.34 (Demeurez ici et veillez !), pendant que Jésus va prier un peu plus loin ? Une double garde protégeant le "centre" qui est menacé (Jésus) ? Tous sont présents à Gethsémani, mais seuls les intimes sont appelés à être témoins de l'angoisse et se trouvent finalement pris en défaut.

Pierre, Jacques et Jean (v.33) ont été témoins de la résurrection de la fille de Jaïros (Mc 5,37) et de la Transfiguration (Mc 9,2), ils ont vu Jésus dans sa puissance. Ils sont maintenant témoins de son impuissance. De même qu'ils ne savaient pas quoi dire à la transfiguration et ne comprenaient pas ce que Jésus entendait par « ressusciter d'entre les morts », ils n'arrivent pas ici à veiller pendant que Jésus prie et ne savent quoi dire quand il revient vers eux. Ils ne parviennent pas à garder les yeux ouverts sur l'humanité de Jésus, sur son angoisse et son tourment, ni sur sa manière d'y faire face dans la prière. Ce moment où Jésus passe du désir d'éviter la "coupe" à l'acceptation volontaire de "l'heure qui vient" leur échappe.

A noter que tout au long du récit, les disciples ne sont sujets d'aucune action (sauf « ils ne savaient quoi dire ») et d'aucun discours. Ils sont passifs et muets. Jésus les emmène, leur dit de rester et de veiller, les trouve endormis (même là, ce sont leurs yeux qui sont appesantis) et leur dit de se lever.

La prière de Jésus, v.36 : D'abord exprimée en discours indirect (v.35 « que, si possible, cette heure passât loin de lui »), la prière de Jésus nous est livrée dans son expression la plus ramassée :

Abba : "papa" en araméen. C'est le seul endroit des évangiles où ce mot est employé. Il sera repris par Paul en Rm 8,15 et Ga 4,6 pour dire le rapport de filialité entre les croyants et Dieu, rapport ouvert par Jésus. ("**Abba**" se dit dans un cri !). Il dit la proximité et l'intimité de Jésus avec Dieu, en particulier dans cet instant de trouble intense. Le judaïsme appelle Dieu Père ou notre Père, mais jamais mon Père ou papa.

Pouvoir et vouloir : en trois phrases, la prière de Jésus expose le problème dans toute son intensité dramatique. Rappel du pouvoir de Dieu. Demande que l'écueil soit écarté. Distinction entre volonté du priant et volonté de Dieu, et soumission à cette dernière. Est-ce à dire que Dieu, à qui "tout est possible", veut la mort de son Fils, qu'elle fait partie de son plan, ainsi que le dira plus tard la lecture dogmatique de l'histoire ? Ou peut-on voir dans cette prière l'expression de la perplexité de Jésus face à la volonté de Dieu qui reste pour lui énigmatique, opaque ? Une perplexité confiante, qui laisse à Dieu le choix du "possible".

Dans ce moment de lutte intense, se produit un échange profond et riche de conséquences pour l'avenir des croyants : Jésus coule sa volonté dans celle du

Père ; en retour, le Père coule son pouvoir dans le non-pouvoir du Fils "livré". Désormais, le pouvoir de Dieu ne pourra plus se comprendre sans cette connotation paradoxale.

Jésus est montré dans son humanité, capable de ressentir angoisse et tourment au moment où son destin bascule, où l'œuvre accomplie jusqu'ici est menacée d'anéantissement. Dans son humanité et non dans sa faiblesse, puisque sa prière l'amène à assumer ce qui l'attend. Dans l'intimité avec le Père, il trouve la force de passer du destin subi à la destinée endossée (cf. le « Allons ! » du v.41).

Pierre pris à partie (v.37) : dans la péricope précédente, Pierre se dit prêt à mourir avec Jésus, quand bien même Jésus lui a annoncé son reniement. Ici, il est le modèle du disciple aux paupières appesanties, n'arrivant pas à veiller une heure. Dans la péricope suivante, l'un des disciples tirera son épée et emportera l'oreille d'un serviteur du Grand Prêtre. S'affirmer incapable de reniement — dormir au lieu de veiller — tirer l'épée et fuir, est-ce cela la faiblesse de la chair qui peut faire tomber au pouvoir de la tentation (v.38) ? A quoi s'oppose l'attitude de Jésus : ressentir angoisse et tourment — prier — aller au-devant de ce qui l'attend les mains nues.

Pierre/disciples

Jésus

refus de la possibilité du reniement ressentir angoisse et tourment

incapacité à veiller

combat dans la prière

tirer l'épée et fuir
nues

aller au-devant de ce qui vient les mains

esprit / chair

esprit ↔ chair

La tentation : dans l'évangile de Marc, la tentation consiste à refuser que Dieu se manifeste dans l'humanité de Jésus, sa Passion et sa mort (cf. le récit très bref de la tentation de Jésus par Satan en Mc 1,12 et l'épisode de Pierre traité de Satan lorsqu'il réprimande Jésus annonçant les souffrances de la Passion, Mc 8,33). Pour les disciples à Gethsémani, la tentation est de refuser d'assister au trouble de Jésus, de fuir la réalité de sa mise à mort et finalement, de fuir leur propre humanité en se croyant au-dessus de toute lâcheté, de toute faiblesse et de toute souffrance.

Pierre est appelé Simon dans l'évangile de Marc au chapitre 1 (vocation — guérison de sa belle-mère — recherche de Jésus en prière au désert.) Il reçoit son surnom de Pierre en Mc 3,16, lors de l'institution des Douzes. Dans la réapparition de son nom d'origine, on peut voir la sanction de sa défaillance en tant que disciple (TOB), ou simplement le rappel de sa réalité sociologique.

Le danger du récit : se focaliser soit sur la lutte de Jésus soit sur l'échec des disciples. Le défi lancé à la lecture est de tenir ensemble l'une et l'autre. Le texte est centré sur cet aller et retour de Jésus entre son lieu de solitude (face-à-face avec le Père) et le cercle des trois disciples endormis. Quelque chose est en jeu, qui concerne les disciples aussi. Le combat qui se livre en Jésus a pour enjeu le salut de tous. Il se produit alors qu'ils sont hors circuit, incapables d'ouvrir les yeux sur la réalité, comme morts à ce qui est en train de se décider. Comme s'il fallait aller au bout du récit, boire jusqu'à la lie le sommeil irrésistible, la fuite et le reniement pour devenir vraiment les disciples de celui qui affronte l'épreuve de la tentation dans l'angoisse et le tourment, avant de pouvoir assumer dans la liberté "l'être livré".

Prier trois fois : cf. 2Co 12,8 : Paul a prié trois fois pour que Dieu écarte cette écharde dans sa chair... Le combat pour accepter l'humanité demande cette répétition. Trois, le chiffre de la totalité. S'agit-il de faire le tour de la question, de vivre l'angoisse jusqu'au bout ? De montrer que ce combat est le fait de tous les croyants ?

L'heure vv.35.41 (37 ?) : peut signifier dans la culture ambiante, le moment fixé, l'heure décisive, la mort. Dans l'apocalyptique, l'heure dernière, celle du jugement. Ici, probablement, un événement à l'intérieur de l'histoire qui fait tourner l'histoire (dans le texte : l'heure d'être livré aux mains des pécheurs, allusion à Es 53,6-12).

La coupe v.36 : on parle de coupe en Jr 25,14-29 et en Ps 75,9 pour désigner un malheur que Dieu envoie aux impies en signe de jugement. Marc en parle en 10,38 (les disciples promis à boire la même coupe que Jésus).

Les allusions à ces textes de l'Ancien Testament font apparaître le travail de relecture de cet épisode de la vie de Jésus par la communauté qui voit en lui le Juste souffrant, celui qui endosse le jugement mérité par d'autres. Au sort incompréhensible et scandaleux réservé par les hommes à Jésus, elle substitue un destin de salut secrètement voulu par Dieu. Mais cette lecture ne gomme pas la réalité du tourment de Jésus ni l'authenticité de sa prière de croyant qui, dans le récit de Marc, comme dans celui de Matthieu, ne reçoit pas de réponse (au contraire de Lc 22,43 et Jn 12,27).

Interprétation

Tout au long de l'histoire de la réception de ce texte se retrouvent deux questions :

1) A Gethsémani, Jésus est-il montré dans son humanité en tant que modèle du croyant, invitant à l'imitation ? Ou, dans son humanité vécue jusqu'au bout du

tourment, est-il le "sauveur" qui offre à chaque croyant la possibilité de vivre pleinement son humanité ?

2) De quelle nature est son tourment : peur devant la mort désormais inévitable ; ou détresse face à la perte de sens liée à cette mort qui se profile ? Son angoisse va-t-elle jusqu'à douter de sa mission et ... de Dieu ?

Hypothèses :

Gethsémani reprend narrativement l'exhortation à veiller de 13,33-37 (dont Pierre, Jacques, Jean **et** André étaient les destinataires, cf.13,3). Le récit fait de Jésus le premier veilleur, celui qui ouvre le chemin à sa communauté. Il faut que Jésus aille au bout de sa veille (vivre le tourment — lutter dans la prière — aller au-devant de la mort) pour que les disciples découvrent le chemin de leur vigilance. Mais d'abord ils feront l'expérience de sa contrefaçon : nier la possibilité de l'épreuve — fermer les yeux sur la réalité — fuir. C'est peut-être le heurt de ces deux logiques (celle de l'esprit et celle de la chair, v.38 ?) qui explique les ordres et contrordres du récit : « Veillez » (v.34), « Continuez à dormir » (v.41) et « Levez-vous ! Allons ! » (v.42). L'épreuve est passée, traversée pour Jésus et esquivée pour les disciples. Avec ou sans leur aide, les événements suivront leur cours. Ils n'en sont pas pour autant exclus de la suite. Il y a encore un bout de chemin à faire avec Jésus.

A Gethsémani, Jésus est à la fois le croyant démuné qui se livre au pouvoir de Dieu dans sa prière ; et l'éclairé qui ouvre la piste aux croyants d'après Pâques, celui sans qui cette foi ne serait pas possible, le Seigneur. Le récit nous invite à l'imitation (c'est ainsi que s'affronte l'épreuve) ; mais il nous offre plus que cela : une forme dans laquelle "emballer" chacune des mises à l'épreuve que nous subissons, quand son sens nous échappe. Est-ce cela que la tradition appelait la "conformité" du croyant à son Seigneur ?

Deux lectures modernes :

Selon Eugen Drewermann : A Gethsémani, Jésus ne doute pas de Dieu, mais des hommes. Un abîme s'est creusé entre lui et l'humanité : il a découvert la capacité des hommes de se faire du mal, de refuser la bonté et l'espoir au cœur du monde. En ce sens, cette mort qui le guette n'a rien d'étonnant. Jésus comprend ce qui se passe dans le cœur des hommes, mais il ne peut rien y faire. A la fin du combat de Gethsémani, c'est peut-être cette confiance en l'homme qui lui revient : croire que la tâche qu'il vient de confier à ses disciples lors du dernier repas, tâche de poursuivre son œuvre, sera reprise malgré toute cette souffrance, ces reniements, ces fuites, etc.

Cf. Eugen Drewermann, Commentaire de l'évangile de Marc.

Selon Fernando Belo : A Gethsémani, Jésus doit accepter de se dessaisir de la maîtrise de son histoire. Il résiste à la tentation de prendre les armes (et tuer des vies) pour n'offrir que la puissance de son corps pour sauver des vies. Il fait un pari "absurde" : que celui qui peut tout (Dieu) trouvera une fin à son récit, même si lui ne sait pas comment. Cette lecture restituée à Jésus la foi et l'espérance que la dogmatique lui a enlevées en le faisant Seigneur de toute science. Accepter l'humanité de Jésus, c'est accepter qu'il ait vécu les événements de la fin de sa vie sans en connaître le dénouement et qu'il les ait affrontés dans la confiance et l'espérance que tout cela ne soit pas vain mais que la volonté de salut de Dieu pour tous y trouve sa réalisation.

Cf. Fernando Belo, Lecture matérialiste de l'évangile de Marc, Cerf 1974, pp. 188s.

F. D. et D. H.

Déroulement de la lecture

1. Lecture du texte.

2. Observez le tableau de Gauguin :

Quelle atmosphère se dégage-t-elle pour vous de ce tableau ?

Qu'exprime l'attitude de Jésus ?

Quelle résonance percevez-vous entre l'image et le texte ?

3. Observation du texte :

a) Repérer les termes qui décrivent l'angoisse de Jésus

b) Repérer les actions et les mouvements de Jésus / des disciples

et / ou :

c) Dans les paroles de Jésus (vv32.34.38.41s), quelle progression voyez-vous ? Comparer les paroles adressées à Dieu et celles adressées aux disciples.

4. Interprétation :

a) Comment comprenez-vous la tentation :

– pour Jésus ?

– pour les disciples ?

et / ou :

b) Comment s'articulent pouvoir et volonté de Dieu avec pouvoir et volonté de Jésus ?

5. Appropriation :

Que demandons-nous quand nous prions avec Jésus : « ne nous soumetts pas à la tentation » ?

Formuler des éléments de prière sur ce thème.

et / ou :

Reprendre l'image : Gauguin l'a intitulée parfois : "autoportrait comme Christ à Gethsémani". Quel effet cette identification produit-elle pour vous ?

Pourriez-vous vous imaginer en Christ à Gethsémani ?

Notes sur le déroulement

1 et 2 : peuvent avoir lieu en même temps. Proposer aux participant-e-s d'observer l'image pendant qu'ils/elles entendent la lecture du texte. Qu'est-ce qui vibre particulièrement entre l'image et le texte ? Laisser s'exprimer ce qui est mis en lumière par l'image ; mais aussi peut-être ce qui étonne ou déroute.

3. Les propositions b) et c) permettent l'une et l'autre un balayage du texte entier, b) se focalisant sur les actions et les mouvements, c) sur les paroles. Si l'on dispose d'assez de temps, on peut suivre les deux pistes qui se complètent bien ou proposer les questions à des sous-groupes différents en récoltant les différentes réponses devant toute l'assemblée.

4. Même remarque : les deux questions sont complémentaires. On peut choisir l'une des deux ou les proposer à deux sous-groupes différents et prendre un bref temps de mise en commun des réponses. Ce sont des questions d'interprétation qui n'ont pas de réponse univoque. Elles font appel à notre propre compréhension de la vie, des épreuves et de Dieu. Il est important de recevoir toutes les réponses de façon ouverte.

Par exemple pour la question b) :

- Jésus abdique. Il renonce à son propre projet devant la volonté de son Père. Tu peux tout, mais je ne te demanderai pas ce que je veux, je n'abuserai pas de ton pouvoir. ("Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu"). Jésus est placé comme n'importe quel croyant face à l'autorité de Dieu.
- Jésus coule sa volonté dans celle de son Père. "Tu peux tout" : même ce qui pour moi est sans issue peut avoir une solution pour toi. Ce choix a alors des répercussions sur Dieu et son pouvoir qui se coule dans le non pouvoir de Jésus et prend les couleurs de la faiblesse. Dans cette compréhension-là, Dieu et Jésus deviennent mystérieusement solidaires : Dieu exprime sa présence jusque dans la mort de Jésus, jusque dans nos propres expériences d'absence de Dieu...
- Jésus, sachant ce qui va se passer ensuite (résurrection), accepte son arrestation et ce qui va suivre comme un mauvais moment à passer. Jésus reste le Seigneur tout en acceptant son chemin de croix qu'il sait réversible. Il devient celui qui nous soutient dans l'épreuve avec sa promesse de rétablissement.
- . . .

5. L'appropriation peut se faire de deux manières différentes :

- passer par la demande du Notre Père « Ne nous soumetts pas à la tentation » et lui trouver un sens plus étoffé à travers le récit de la tentation de Jésus.
- ou reprendre l'image et explorer les possibilités d'identification avec Jésus : jusqu'où pensons-nous pouvoir mener cette identification, où s'arrête-t-elle ? Que nous apprend la liberté du peintre ?

Méditation

Je veux dire à Dieu mon rocher :

“Pourquoi m’as-tu oublié ?

Pourquoi m’en aller lugubre
et pressé par l’ennemi ?“

Mes membres sont meurtris,
mes adversaires m’insultent
en me disant tous les jours :
“Où est ton Dieu ?“

Pourquoi te replier, mon âme,
pourquoi gémir sur moi ?

Espère en Dieu !

Oui, je le célébrerai encore,
lui, le salut de ma face et mon Dieu.

Psaume 42,10-12

4. JÉSUS DEVANT LE GRAND PRÊTRE

Mc 14,53-65

Le texte

⁵³ Ils emmenèrent Jésus chez le Grand Prêtre. Ils s'assemblent tous, les Grands Prêtres, les anciens et les scribes.

⁵⁴ Pierre, de loin, l'avait suivi jusqu'à l'intérieur du palais du Grand Prêtre. Il était assis avec les serviteurs et se chauffait près du feu.

⁵⁵ Or les Grands Prêtres et tout le Sanhédrin cherchaient contre Jésus un témoignage pour le faire condamner à mort et ils n'en trouvaient pas.

⁵⁶ Car beaucoup portaient de faux témoignages contre lui, mais les témoignages ne concordaient pas. ⁵⁷ Quelques-uns se levaient pour donner un faux témoignage contre lui en disant : ⁵⁸ « Nous l'avons entendu dire : "Moi, je détruirai ce sanctuaire fait de main d'homme et, en trois jours, j'en bâtirai un autre, qui ne sera pas fait de main d'homme". » ⁵⁹ Mais, même de cette façon, ils n'étaient pas d'accord dans leur témoignage.

⁶⁰ Le Grand Prêtre se levant au milieu de l'assemblée, interrogea Jésus : « Tu ne réponds rien aux témoignages que ceux-ci portent contre toi ? »

⁶¹ Mais lui gardait le silence ; il ne répondit rien. De nouveau le Grand Prêtre l'interrogeait ; il lui dit : « Es-tu le Messie, le Fils du Dieu béni ? » ⁶² Jésus dit : « Je le suis, et vous verrez le Fils de l'homme siégeant à la droite du Tout-Puissant et venant avec les nuées du ciel. »

⁶³ Le Grand Prêtre déchira ses habits et dit : « Qu'avons-nous encore besoin de témoins ! ⁶⁴ Vous avez entendu le blasphème. Qu'en pensez-vous ? » Et tous le condamnèrent comme méritant la mort. ⁶⁵ Quelques-uns se mirent à cracher sur lui, à lui couvrir le visage, à lui donner des coups et à lui dire : « Fais le prophète ! » Et les serviteurs le reçurent avec des gifles.

A la découverte de l'image

Le peintre

Gerrit Van Honthorst (1590 — 1656) était le maître des éclairages à la bougie. Son travail témoigne d'affinités frappantes avec Georges de la Tour, son contemporain, sur lequel il aurait eu une certaine influence. Honthorst a passé presque deux ans à Rome et en Toscane où il s'est fait une réputation internationale, travaillant pour les nobles et les princes de l'Eglise. Les italiens l'appelaient *Gherardo delle Notti* (Gérard des Nocturnes). Cette toile peinte pour le marquis Vincenzo Giustiniani, chez lequel Honthorst séjournait, permet de comprendre pourquoi. Honthorst s'éloigna du *chiaroscuro* vers la fin de sa vie et son travail en devint moins intéressant. Honthorst faisait partie de ces peintres hollandais qui introduisirent le caravagisme en Hollande. Les caravagistes font ressortir par la lumière ce qui est important. La source de la lumière est **visible** (et non pas de provenance inconnue comme chez Rembrandt p.ex.). Ce type d'éclairage donne une impression de véracité et de tension dramatique. L'apport de cette peinture au XVII^e siècle est l'importance donnée à la psychologie des personnages.

Le tableau (National Gallery, Londres)

La manière de représenter la comparution de Jésus devant le Grand Prêtre qu'a choisie Honthorst est inhabituelle. Le plus souvent, les artistes préfèrent représenter des moments plus spectaculaires du récit de l'évangile.

Dans cette vaste composition (272 x 183cm) on ne peut voir les figures représentées grandeur nature que grâce à la bougie. Sa lueur unifie l'ensemble de la scène et fait ressortir les deux protagonistes. Elle attire notre attention sur leurs poses, leurs gestes, leurs expressions et n'éclaire que les accessoires pertinents. La tunique blanche (déchirée à l'épaule) de Jésus réfléchit plus la lumière que le vêtement à fourrure du Grand Prêtre. A l'arrière plan nous voyons les (faux) témoins et les soldats. L'image est centrée sur les deux hommes et sur le texte des Ecritures qui se trouve entre eux. Le Grand Prêtre, plus âgé, est assis (sur ses convictions, la tradition, installé dans ses fonctions ?). Jésus est représenté debout (mais les mains liées), en homme responsable répondant des conséquences de ses actes et de ses choix et non pas en victime innocente comme l'ont vu tant d'autres artistes. La puissance de la présence des deux personnages, donne une force particulière au tableau qui souligne le sérieux de l'enjeu. Les deux personnages se regardent. Ils se ressemblent. Caïphe parle, Jésus écoute. Caïphe s'appuie sur le texte et lève son doigt vers l'énonciateur de ce texte. La bougie semble sortir du texte, elle est parallèle à l'avant bras du Grand Prêtre et éclaire surtout le texte et Jésus. La lumière de la bougie relie les deux hommes. La table qui les sépare n'est pas assez grande pour qu'ils ne puissent pas se toucher. Le texte (la lettre) est du côté du Grand Prêtre, la lumière du côté de Jésus.

On n'a pas l'impression que "*les carottes soient déjà cuites*", que tout soit déjà joué. Il n'y a pas d'un côté le méchant et de l'autre le bon. Honthorst nous montre le moment du dialogue, avant le *je suis* qui fera basculer l'histoire (du salut).

Notes pour ouvrir le sens du texte

L'histoire de la Passion n'a pas été écrite pour informer les historiens : elle est un texte liturgique de commémoration. Toute personne, dans chaque génération, doit pouvoir se reconnaître condamné et sauvé par la mort et la résurrection de Jésus. Le procès de Jésus n'est pas un compte-rendu d'audience, mais un révélateur des enjeux qui s'y jouaient.

Jésus fut dénoncé à Pilate comme prétendant messianique et comme dangereux agitateur et c'est comme tel qu'il fut condamné. Pourtant, dans l'histoire du judaïsme de l'époque aucun autre prétendant messianique ou prétendu messie n'a été condamné à mort. Le blasphème, un motif prétexte ?

Rencontre au Sanhédrin de deux personnalités hors du commun. Le Grand Prêtre Joseph (que Matthieu et Luc appellent par son surnom Caïphe) était un homme d'influence, brillant diplomate et tacticien. Il est resté dix huit ans au poste de Grand Prêtre réussissant à s'adapter à la politique souvent cynique et antijuive des Romains sans perdre la confiance des cercles traditionalistes de Jérusalem. Sa politique visait à éviter aux gens un martyr inutile et à Jérusalem de garder son indépendance religieuse. Par sa loyauté à l'occupant, il assurait la survie de la religion de ses pères.

Il se devait donc d'éliminer Jésus et ceux qui pensaient comme lui : « il vaut mieux qu'un seul homme périsse » (Jn 18,14). Ce n'est pas le fait de se proclamer "messie" mais la façon particulière dont Jésus se réclamait de ce titre qui fut jugée blasphématoire (Jésus dit *Je suis* comme Dieu a dit *Je suis* lorsqu'il se révèle à Moïse dans le buisson ardent). Dieu se présente là sous son nom : YHWH — le Nom que nul ne prononce (que la TOB transcrit le *SEIGNEUR*, et la Colombe *L'Eternel*). Dans ce Nom apparaît en filigrane la racine du verbe que l'on traduit d'ordinaire par *être* (hyh) — d'où l'étymologie qu'en propose Ex 3,14 : « Je suis qui je suis » ou « je serai qui je serai » ou encore « je deviens qui je deviens ». Pour les interlocuteurs de Jésus, familiers des récits de l'Exode, sa réponse, *je suis*, fait clairement allusion à ce nom révélé par Dieu à son serviteur Moïse. Jésus s'affirme comme le SEIGNEUR qui sauve ; en sa personne, YHWH, qui a arraché Israël à l'esclavage d'Egypte, est à nouveau présent au milieu de son peuple. La prétention d'une relation directe à Dieu Père au lieu de l'interprétation de la volonté divine donnée par les scribes et le culte sacerdotal, religion des pères : les propos de Jésus sont non

seulement périlleux d'un point de vue politique, mais également dangereux du point de vue religieux.

Radicalisées ici, les deux tendances, que l'on pourrait appeler sacerdotale et prophétique, se trouvent dans la Bible. Chacun des deux protagonistes peut donc se référer aux Ecritures. Leur compréhension du moment et leur vision du futur du peuple de Dieu sont totalement opposées. Le livre de Zacharie (Za 14,12-21) et sa vision de tous les peuples apportant leurs offrandes au Temple de Jérusalem et se pliant à la domination d'Israël pourrait sous-tendre les visées du Grand Prêtre. La prophétie de Jérémie de l'effondrement du culte mensonger (Jr 23,9s) avec la venue d'une nouvelle alliance (Jr 31,33) correspond au programme de Jésus. Pour le Grand Prêtre, prendre soin du peuple c'est s'adapter, ruser avec les Romains. Pour Jésus, le moment est venu d'agir et d'affirmer son identité. Le « *Je suis* » de Jésus ne doit pas être compris comme un aveu mais comme l'annonce du salut en sa personne.

- Ce que l'on sait du Sanhédrin et du règlement de ses séances fait douter qu'il se soit réuni immédiatement de nuit, d'où l'hypothèse vraisemblable d'une première comparution, sans caractère officiel, devant Hanne. La jurisprudence juive interdisait d'instruire un procès la nuit.
- Caïphe est le surnom, de signification inconnue, du Grand Prêtre Joseph qui fut en fonction de 14 à 36. Il était le gendre de Hanne et appartenait au parti des sadducéens. Les sadducéens en général n'avaient pas de sympathie pour les idées messianiques, à cause de leur influence perturbatrice et du danger qu'elles présentaient pour l'ordre public.
- Le Sanhédrin, collège suprême qui gouvernait le peuple juif était, du temps de Jésus, composé de trois classes : les anciens (aristocratie laïque), les anciens Grands Prêtres et leur famille, et les scribes (appartenant le plus souvent au parti des pharisiens). Le Grand Prêtre en fonction présidait.
- Le traité du Sanhédrin prescrivait que le juge devait déchirer ses vêtements dès qu'il entendait des paroles blasphématoires : mais le blasphémateur n'est pas passible de la peine de mort tant qu'il n'a pas prononcé le Nom (de Dieu). Or Jésus, en vrai juif, a parlé de Puissance et non de et non de YHWH. Mais les prétentions de Jésus devaient bien paraître blasphématoires aux oreilles juives orthodoxes.

D. H. et F. D.

Déroulement de la lecture

1. Observation du tableau (individuel)
2. Lecture du texte.
3. Qu'est-ce qui se passe entre les deux personnages principaux du tableau et quelles sont les issues possibles de leur confrontation ? — Echange à plusieurs.
4. Qu'est-ce qui se passe entre les deux personnages principaux dans le texte de Marc ? Echange à plusieurs.
5. En quoi l'attitude de Jésus au cours de sa vie et devant la mort vous aide-t-elle dans vos choix dans le domaine social et politique ?

Notes sur le déroulement

1. *Observation du tableau (individuel)*

Le tableau de Honthorst par ses couleurs et sa dramatique sobre permet une entrée de type méditative dans le texte. Entrée dans le texte par l'image qui rend l'incarnation plus présente, moins abstraite. Il s'agit de personnes, de gestes, d'attitudes, de regards échangés. Il s'agit d'un moment précis.

2. *Lecture du texte.*

La lecture du texte ouvre le regard sur le contexte qui entoure le moment représenté dans le tableau.

3. *Qu'est-ce qui se passe entre les deux personnages principaux du tableau et quelles sont les issues possibles de leur confrontation ?*

Recentrement sur les personnages qui, dans l'œuvre originale, sont représentés plus grand que nature et qui se ressemblent de manière frappante. Il y a celui qui représente la loi et la tradition et celui qui en apporte une lecture nouvelle. Il y a la bougie qui les éclaire tous deux, mais différemment. Le texte se trouve posé entre les deux. L'issue de leur confrontation au moment fixé par le peintre est encore ouverte. Il se trouve en amont du « *je (le) suis* » de Jésus qui ne laissera au Grand Prêtre plus guère de choix puisqu'il le considérera comme blasphème.

4. *Qu'est-ce qui se passe entre les deux personnages principaux dans le texte de Marc ?*

Le travail sur l'image, qui se concentre sur un moment précis de l'histoire, aide à freiner une lecture trop rapide que nous avons tendance à faire d'un récit dont nous connaissons la chute. Le retour au texte réintroduit la dynamique d'un processus. Les deux personnages ont un parcours et un projet de vie différents, mais insérés dans un même contexte historique et politique précis. Ils ont des décisions à prendre qui auront des répercussions vitales non seulement pour eux, mais aussi pour d'autres.

5. *En quoi est-ce que l'attitude de Jésus au cours de sa vie et devant la mort vous aide dans vos choix dans le domaine social et politique ?*

Notre trajectoire individuelle aussi est inscrite dans le canevas d'une histoire politique et sociale précise. Nous adhérons à un projet social et politique (plus ou moins consciemment) et faisons des choix en cohérence avec ces projets.

Méditation

Au cœur de la vie humaine dans laquelle il est entré,
à tous les carrefours où se nouent les choix et les
jugements.

où se jouent la vie et la mort,
où s'engage l'amour,

Jésus vient donner sa Parole :

- une parole pour le pardon et le partage,
- une parole pour la prière et la connaissance de Dieu,
- une parole pour la lutte en faveur de l'homme,
- une parole pour traverser la mort et réussir la vie.

Il vient proposer des paroles

pour tous les temps du voyage humain.

Il se propose, à travers toute son existence,

comme Parole visible et vivante.

Il se propose, lui-même, comme Parole

présente en permanence dans le long pèlerinage de
humanité.

In "Saisons" Charles Singer p. 70

5. LA MORT DE JÉSUS

Mc 15,33-41

Le texte

³³ A midi, il y eut des ténèbres sur toute la terre jusqu'à trois heures.

³⁴ Et à trois heures, Jésus cria d'une voix forte : « Eloï, Eloï, lama sabaqthani ? » ce qui signifie : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » ³⁵ Certains de ceux qui étaient là disaient, en l'entendant : « Voilà qu'il appelle Elie ! » ³⁶ Quelqu'un courut, emplit une éponge de vinaigre et, la fixant au bout d'un roseau, il lui présenta à boire en disant : « Attendez, voyons si Elie va venir le descendre de là. »

³⁷ Mais, poussant un grand cri, Jésus expira. ³⁸ Et le voile du Sanctuaire se déchira en deux du haut en bas. ³⁹ Le centurion qui se tenait devant lui, voyant qu'il avait ainsi expiré, dit : « Vraiment cet homme était Fils de Dieu. »

⁴⁰ Il y avait aussi des femmes qui regardaient à distance, et parmi elles Marie de Magdala, Marie la mère de Jacques le Petit et de José, et Salomé, ⁴¹ qui le suivaient et le servaient quand il était en Galilée, et plusieurs autres qui étaient montées avec lui à Jérusalem.

A la découverte de l'image

"Le Christ torturé" est une sculpture de l'artiste brésilien **Guido Rocha** (1975).

« Pour ceux qui sont impliqués dans la lutte pour la justice, Jésus en croix devient le pionnier, celui qui les a précédés dans les chambres de torture : il est le Christ torturé. (...) Au Brésil, pendant les affreuses séances de torture, se débattant entre la vie et la mort, Guido Rocha vit s'imposer de plus en plus à lui la personne de Jésus crucifié, et depuis il a sculpté plusieurs christes torturés. (...) Selon lui, « *ce qui caractérise le Christ, c'est que sa vie a été totalement cohérente, si cohérente que le monde n'a pu le supporter* ». (...) Quand il criait de douleur, Rocha se rappelait le cri de Jésus en croix et ce cri du Calvaire était pour lui une grande promesse : là un homme était passé par les plus grandes souffrances et pourtant était resté pleinement humain, accomplissant sa mission d'amour, donné aux autres jusqu'à la suprême heure de vérité. (...) Ainsi le visage presque intolérable du Christ mourant (...) n'est pas pour cet artiste brésilien une image horrible, mais bien une image d'espérance.

Ces images actuelles du Crucifié (...) soulignent ce qui fut une des plus anciennes façons chrétiennes de comprendre le scandale de la croix : Jésus *dut* souffrir et être crucifié parce qu'il était juste. (...) Sur la croix Jésus eut sans doute en mémoire les psaumes du Juste souffrant — en particulier le Ps 22. C'est à la lumière de ce psaume que l'Eglise primitive en vint à comprendre le sens de ce qui s'était passé, ce vendredi à midi. Pour beaucoup de latino-Américains, les justes sont ceux qui souffrent de l'oppression et luttent pour la justice. C'est pourquoi Jésus crucifié est très proche d'eux. »

(Hans-Ruedi WEBER, *"Depuis ce vendredi-là" — la croix dans l'art et la prière*, Labor et Fides, Genève 1979, p. 88)

Même si l'évangéliste Marc n'insiste pas sur la cruauté de la souffrance de Jésus en croix, cette image contemporaine traduit bien le réalisme propre à cet évangile, son style parfois brutal, tel une "vérité nue".

Notes pour ouvrir le sens du texte

1. Jésus a été crucifié à neuf heures (v.25, litt. *à la troisième heure*). Les trois heures traditionnelles de la prière juive vont rythmer, encadrer et s'exprimer dans cette crucifixion et dans la mort de Jésus (v.33-34). Pour l'auteur, c'est tout le temps de la prière, ou celui du désir, c'est toute l'histoire humaine qui se jouent, s'achèvent et s'accomplissent en ces instants. C'est le grand *Passage* du temps. Nous sommes au terme de l'évangile de Marc. En un sens, tout son récit s'oriente vers cet événement auquel il s'agit de donner sens. Le conflit mortel était engagé dès le départ. Dès le commencement, la question est posée de « *le faire périr* » (3,6). Et quand l'agir exceptionnel du prophète et du thaumaturge s'est exprimé, quand Pierre a reconnu en lui le messie (8,29) et que la question de son identité est enfin engagée, l'échéance prochaine du rejet et de la mise à mort est alors annoncée clairement, à trois reprises (8,31 ; 9,31 ; 10,33). En effet, si le risque s'est présenté de réduire Jésus à ses démonstrations de puissance et à sa souveraine liberté, si la tentation du triomphe a failli enfermer ses disciples dans un sentiment de réussite et de sécurité absolues, le chemin de la déception et de l'insécurité est désormais largement ouvert. La mort violente sur la croix va maintenant dévoiler l'identité véritable de Jésus et le sens de la vie des croyants.

2. Le récit compte neuf versets. Au centre, le cœur du dénouement, un verset très bref, d'une étonnante sobriété : Jésus pousse un grand cri et expire. Ce cri jaillit des ténèbres, qui ont couvert "toute la terre" durant trois heures (v.33 — cf. Am 8,9). Il est au *passage* des ténèbres à la Lumière. Cri de l'aurore. L'origine de la création, notre origine, semble donc se rejouer sur cette croix maudite (cf. Gn 1,1). La nuit de Jésus est relationnelle. **Tous** se sont scandalisés (14,27), endormis (14,32-42), et **tous** l'ont finalement abandonné et ont pris la fuite (14,50). Seules quelques femmes semblent avoir veillé et observent le terrible spectacle **à distance** (15,40-41). Distance de crainte, d'impuissance ou de respect ? Elles deviendront les premiers témoins de la Bonne Nouvelle... En dehors d'elles, l'unanimité s'est donc faite contre Jésus. Abandonné de tous, réduit à l'isolement le plus extrême, Jésus se sent en même temps abandonné par Dieu (v.34). Selon sa Loi, il se sait damné, maudit (cf. Dt 21,23 et Ga 3,13). Pourtant, Marc nous a clairement laissé entendre que Jésus ne subissait pas les événements. Tandis que tous ceux qui le suivaient avaient peur, il marchait en tête et montait résolument vers sa Passion (10,32-34). Il donnait lui-même sens à l'événement et manifestait ainsi sa confiance dans les siens, et en son Dieu. Mais parvenu au terme de cet abandon à ses disciples et à Dieu, il fait l'expérience d'être abandonné par eux. Le message de Jésus semble donc passer par cette obscurité absolue, cette absence radicale, qu'il semble bien subir aussi, et où Dieu révélerait sa Présence en s'effaçant, dans l'échec et le rejet de son "bien-aimé" (1,11).

Passage obligé de la rupture et du deuil ? Deuil de Dieu lui-même ?

3. L'auteur de l'évangile investit à nouveau le Ps 22, déjà présent dans le partage des vêtements (v.24) et les railleries (v.29-32). Or ce même psaume fait aussi place à la confiance, à la louange, à l'espérance et, finalement, à l'adoration des peuples. Dieu ne serait donc pas étranger à cette mort absurde. Pour ôter toute ambiguïté et échapper au mythe du sacrifice expiatoire dont il n'a jamais été question dans le récit de Marc, ce psaume d'Israël peut rappeler la dynamique de libération inscrite dans le non-sens apparent de l'événement. Là où tout paraît se contredire, là où tout s'obscurcit, le Juif Jésus continue à faire confiance et accomplit ainsi l'ultime acte de délivrance, privant la violence de toute valeur sacrificielle et invitant à la foi. Ce n'est pas la violence qui résout le conflit, mais la foi qui porte la contradiction dans les situations bloquées et en délivre, dévoilant du même coup la violence cachée dans le cœur des hommes, pour les en libérer.

4. Certains se demandent si Jésus en appelle à Elie (v.35). Cet Elie, puissant prophète et thaumaturge, qui dut aussi faire cette douloureuse expérience de l'abandon de Dieu et de sa présence complètement déroutante, dans des repères totalement inhabituels (1R 19). Cet Elie qui ne mourut pas mais qui fut enlevé au ciel sur son char de feu, dans l'énergie divine (2R 2,11) et que tout le peuple attendait pour l'accomplissement final (9,11 ss.). Il est évoqué là, comme pour ratifier la promesse du prophète Malachie (3,23-24) et signifier, dans ce don suprême de Jésus, la réalisation mystérieuse de toutes nos attentes. Ironie du narrateur, dans ce glissement de sens, au moment où Jésus crie : « *Mon Dieu (Eloi-Eloi), pourquoi m'as-tu abandonné ?* ».

5. Les railleries reprennent alors, pour la dernière fois, achevant de plonger le crucifié dans l'abîme dont parle le Ps 69,2 auquel il est fait allusion avec l'image de l'éponge de vinaigre (Ps 69,22). Dans ce psaume, le croyant agonise. Il s'épuise à crier. Sa gorge brûle et ses yeux sont consumés d'attendre son Dieu (v.4). Mais, comme dans le Ps 22, il maintient sa confiance en ce Seigneur qui « exauce les pauvres et libère les captifs » (Ps 69,34). Encore une fois, là où la nuit la plus obscure recouvre tout, l'auteur semble indiquer un indicible chemin de foi apte à ouvrir le regard de l'être privé de lumière.

6. Au moment où Jésus expire, « *le voile du sanctuaire se déchire en deux* » (v.38). L'opposition entre Jésus et le Sanctuaire n'est pas nouvelle dans le récit de Marc (11,16 ; 13,2 ; 14,58). Elle semble aboutir ici, comme une évidence directement issue de la mort de Jésus, impliquée par elle. Le Sanctuaire (cf. Ex 26,33), c'est le lieu de la présence de Dieu. La mort de Jésus affranchirait cette Présence rivée au Temple, et à tous les "temples" du monde ? C'est aussi un haut lieu de la Loi, de l'ordre du monde révélé par le Dieu d'Israël. Jésus expirant sur la croix inaugurerait un nouveau sens de l'univers ? C'est enfin l'espace sacré où s'accomplit, une fois par an, la réconciliation de tout le peuple

avec son Dieu, le "Grand Pardon" (Lv 16). Dès le début du récit de Marc se pose cette question du pardon. Qui a autorité pour pardonner, sinon Dieu seul (Mc 2,7) ? En effet, le pardon est une véritable *re-création* et seul Dieu est créateur. Pour asseoir son autorité, Jésus dut redonner vie à un paralytique, le re-créer. Sa mort entérinerait donc le temps de la réconciliation définitive ? Il n'y aurait alors plus besoin d'aucun recours cultuel ou liturgique, d'aucune attente eschatologique. Le Temps serait véritablement accompli et le Règne de Dieu devenu définitivement proche (Mc 1,15). Et ce serait la mort de la religion. Tout rite, toute piété, toute institution seraient désormais vains et inutiles. Et le Dieu inaccessible et invisible du sanctuaire de Jérusalem serait désormais dévoilé aux **yeux** de tous, dans la contemplation de ce cadavre de torturé.

7. Monte alors, en effet, l'exclamation la plus inattendue, la plus incompréhensible, qui situe le lecteur dans un ultime face à face avec lui-même et avec Jésus crucifié. Un anonyme, chef de l'armée d'occupation, mercenaire détesté qui se trouve là "par hasard" pour veiller à l'exécution, « **voyant que Jésus avait ainsi expiré, dit : vraiment cet homme était fils de Dieu** » (15,39). Ni un Juif de la patrie de Jésus, ni un de ses disciples — tous l'ont bien lâché — mais un inconnu de passage, un ennemi même, qui reprend à son compte, pour la première fois au terme de tout cet évangile, ce que l'auteur tente d'induire depuis le départ : « *Commencement de l'Évangile de Jésus-Christ, Fils de Dieu* » (Mc 1,1). L'expression "fils de Dieu" est reprise ensuite plusieurs fois par Marc, au moment du baptême de Jésus (1,11) et à l'occasion de l'épisode de la Transfiguration (9,7), deux théophanies particulièrement significatives. Il arrive aussi que les "esprits impurs" le qualifient ainsi (3,11 ; 5,7). Mais c'est la première fois que Jésus se voit ainsi reconnu et confessé par un homme. Marc suggère donc qu'il fallait attendre la mort de Jésus, son extrême faiblesse humaine, son cri et sa manière d'expirer, pour **voir l'invisible**. L'affirmation peut demeurer énigmatique, équivoque. S'agit-il d'"un fils de Dieu" ? "du Fils de Dieu" ? de "fils de Dieu et non de César" ? Ou même, dans la bouche d'un romain, d'"un fils de Jupiter" ! ? Enfin, pourquoi pas, d'une ultime dérision ? L'absence d'article défini n'est pas une option pour "un fils de Dieu", une exégèse détaillée en atteste. Mais on ne peut pas prouver non plus le contraire. Avec le centurion, et avec les quelques femmes éloignées, le lecteur demeure donc « *devant lui* », mort dans un grand cri sur une croix de torture romaine, et il est invité à se situer. Dans la nuit du monde, un capitaine d'armée tortionnaire semble avoir **vu** la lumière, au moment où, on s'en souvient, se dissipent les ténèbres répandues « sur toute la terre ». Ce spectacle, en effet, a peut-être été pour lui sa lueur. Peut-être est-il aussi une illustration narrative de ces aveugles que Jésus a guéris (10,52), afin que voient ceux qui ne voient pas..., afin que tout s'éclaire quand tout s'éteint. Quoi que cet homme ait observé enfin, il l'a vu à l'imparfait : « *cet homme était Fils de Dieu* ». Parce que l'évangéliste offre au regard du croyant un Dieu **im-parfait** dans l'être humain. C'est peut-être là la bonne

nouvelle du Royaume qui s'est approché, nous dévoilant un Dieu in-fini (ou *non fini*) qui a définitivement quitté le ciel de nos fantasmes de puissance et de perfection, pour *passer* dans la fragile chair humaine, et jusque dans le regard de l'ennemi...

F. L. V.

Déroulement de la lecture

1. Si j'avais à rendre compte de la mort de Jésus en commentant le sens que je lui donne en une ou deux phrases, qu'exprimerais-je ?
Je regarde l'image qu'en a donné Guido Rocha. Qu'évoque-t-elle pour moi ?
En quoi me convient-elle ou ne me convient-elle pas ?
2. lecture du texte.
3. Observez les temps, les espaces et les personnages importants du texte.
 - Comment comprendre l'obscurité « sur le pays tout entier » de la sixième à la neuvième heure (9h-12h) au début du texte, et le rideau du Temple déchiré en deux à la fin, par rapport à la notion du temps et de l'espace ?
 - Comment interprétez-vous les deux cris de Jésus (v.34 et 37) ?
 - Quel effet provoque l'intervention du centurion en conclusion et quel sens lui accordez-vous ?
4. Face à ce crucifié, quelle attitude adopterais-je ? Ou qu'exprimerais-je ?

Notes sur le déroulement

« Tout choix étant subjectif, l'œuvre proposée peut choquer la sensibilité d'un-e participant-e par l'émotion qu'elle provoque.

Mais il vaut cependant la peine de s'y crocher, même si elle résiste (cela peut être vrai de la même manière pour un texte biblique), car ne pourrait-elle pas nous aider à renouveler notre lecture d'un récit. » (cf. introduction "Iconographie et Bible")

Ceci est particulièrement vrai pour la sculpture que nous vous proposons. L'animateur veillera donc à bien recueillir les avis positifs et négatifs ainsi qu'à présenter le contexte dans laquelle elle a été créée.

Méditation

Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?
J'ai beau rugir, mon salut reste loin.
Le jour, j'appelle, et tu ne réponds pas, mon Dieu;
la nuit, et je ne trouve pas le repos.

Pourtant tu es le Saint;
tu trônes, toi la louange d'Israël !
Nos pères comptaient sur toi;
ils comptaient sur toi, et tu les libérais.

Ils criaient vers toi, et ils étaient délivrés;
ils comptaient sur toi, et n'étaient pas déçus.
Mais moi, je suis un ver et non plus un homme,
injuré par les gens, rejeté par le peuple.

Tous ceux qui me voient, me raillent;
ils ricanent et hochent la tête :
«Tourne-toi vers le Seigneur !
Qu'il le libère, qu'il le délivre, puisqu'il l'aime» !

Psaume 22, 2-9

6. L'ENSEVELISSEMENT DE JÉSUS. Mc 15,42-47

Le texte

⁴² Déjà le soir était venu, et comme c'était un jour de Préparation, c'est-à-dire une veille de sabbat, ⁴³ un membre éminent du conseil, Joseph d'Arimatee, arriva. Il attendait lui aussi le Règne de Dieu. Il eut le courage d'entrer chez Pilate pour demander le corps de Jésus. ⁴⁴ Pilate s'étonna qu'il soit déjà mort. Il fit venir le centurion et lui demanda s'il était mort depuis longtemps. ⁴⁵ Et, renseigné par le centurion, il permit à Joseph de prendre le cadavre.

⁴⁶ Après avoir acheté un linceul, Joseph descendit Jésus de la croix et l'enroula dans le linceul. Il le déposa dans une tombe qui était creusée dans le rocher et il roula une pierre à l'entrée du tombeau.

⁴⁷ Marie de Magdala et Marie mère de José regardaient où on l'avait déposé.

Introduction

Cette petite scène est rarement lue, rarement prêchée aussi, car elle semble ne faire qu'une transition sans importance entre deux événements majeurs de la vie de Jésus : sa mort et sa résurrection. Pourtant c'est précisément ce caractère de transition entre deux moments cruciaux, cet "entre-deux" qui fait, pour moi, tout l'intérêt de ce récit. Notre vie ne se joue-t-elle pas autant dans les temps de transition que dans les temps forts de l'existence ? Et Dieu ne se manifeste-t-il pas davantage dans les détails qui paraissent insignifiants que sous les feux de la rampe ?

A la découverte de l'image

Descente de croix, manuscrit byzantin, XIII^e siècle. (Tétraévangile, Kalavryta, Péloponnèse, actuellement à la Bibliothèque universitaire Tübingen).

Ne figurant pas dans le cycle liturgique, cette scène n'est guère représentée avant le IX^e siècle.

Nous voyons à gauche trois femmes : Marie soutient le bras de son fils. Debout sur le suppedaneum (tablette au bas de la croix pour poser les pieds), Joseph d'Arimatee tient le corps du Christ dans ses bras. A droite à genoux, Nicodème, à l'aide d'une pince, tente d'extraire les clous des membres de Jésus. Plus loin, le disciple que Jésus aimait. Ces deux derniers personnages ne sont pas mentionnés par l'évangéliste Marc ; ils apparaissent dans la version johannique de la scène (Jn 19,38-42), version qui est privilégiée dans l'art byzantin. Les saints ont des auréoles rouges (couleur qui indique un principe de vie, un caractère terrestre : amour, jeunesse, beauté), sauf Joseph et Nicodème.

Le crâne au pied de la croix se réfère à la légende selon laquelle Adam est enterré à Golgotha (cf. aussi la relation Adam-Jésus Christ chez Paul, Rm 5,12ss).

L'art byzantin obéit à des règles très strictes et immuables au long des siècles. Sa manière de représenter les choses, son côté formel, est porteur d'une signification spirituelle avant tout. Ainsi par exemple, la grandeur relative des corps, les mouvements vers le haut, l'impassibilité des visages, l'absence de détails secondaires, le fond doré soulignent la spiritualisation de la matière.

Selon la tradition byzantine, le visage du Christ est l'élément le plus important ; contempler la face du Fils permet d'entrevoir celle du Père (Jn 14,7). Il n'y a aucune marque de douleur physique et le corps ne semble pas atteint par le supplice. Le corps du Christ est considéré comme invulnérable. La manière de

représenter l'anatomie est stylisée et reprend des éléments qui remontent à l'art paléochrétien : thorax avec pectoraux, stries sternales, côtes (Assyrie), abdomen saillant (Grèce), visage barbu et longue chevelure (Syrie). Même remarque pour les vêtements qui sont des tuniques antiques et non pas des habits à la mode du XIII^e siècle. Le corps disparaît sous le tissu dont les plis sont davantage signe du rythme spirituel que du mouvement physique.

La croix est peu élevée, ses bras très longs symbolisent les quatre points cardinaux et soulignent la dimension cosmique de la mort de Jésus.

Les couleurs, elles aussi, sont choisies en fonction de leur signification plus qu'en fonction de ce qu'elles représentent dans la nature. Ainsi le "ciel" est doré pour souligner que la scène se situe hors de l'espace et du temps. Notez la perspective inversée : en effet les lignes du tableau ne convergent pas vers un seul point qui serait l'infini de l'horizon, mais partent d'un point situé "devant" le tableau, là où se tient le spectateur, pour s'élargir en direction d'un monde lointain et englobant. Par ce procédé les personnages donnent l'impression de venir à la rencontre du spectateur pour lui délivrer un message spirituel. Les personnages principaux, dignes de vénération, sont représentés de face alors que les personnages secondaires sont vus de dos ou de profil. Les inscriptions en lettres grecques, ici les initiales de Jésus de chaque côté de sa tête, soulignent la dignité du personnage ainsi mis en évidence.

B.N.

Notes pour ouvrir le sens du texte

Le texte de Marc est certainement la version la plus ancienne des quatre récits de l'ensevelissement de Jésus. Les évocations de l'ensevelissement de Jésus chez Paul (1 Co 15,3-4 et Rm 6,4), antérieures aux évangiles, sont très laconiques.

v.42 :

La mention du soir indique l'urgence de l'action : selon la coutume juive encore en vigueur aujourd'hui, il fallait ensevelir un mort le jour même de son décès et dans le cas d'un décès le jour de la Préparation du sabbat, avant que le sabbat ne commence, c'est-à-dire avant la tombée de la nuit, avec l'apparition de la première étoile. La chose était même obligatoire s'il s'agissait d'un supplicé (Dt 21,23). Au contraire, les Romains avaient pour loi de laisser les cadavres des crucifiés à la merci des bêtes sauvages et des oiseaux de proie. C'est donc une faveur que l'on demande à Pilate.

v.43 :

Joseph d'Arimatee (nom grec de Ramathaim, ville de Juda) apparaît dans les quatre évangiles. Marc précise qu'il est un "distingué conseiller", vraisemblablement

membre du sanhédrin (au temps de Jésus, assemblée de notables responsable de ce qui concernait la population juive de Palestine, aussi bien sur le plan de la vie civile que religieuse, mais dans les limites restrictives imposées par la loi romaine). Comme les disciples de Jean-Baptiste et ceux de Jésus, comme le scribe en Mc 12,34, Joseph "attendait le Royaume de Dieu". Aujourd'hui on l'appellerait un homme en recherche, un sympathisant.

L'homme d'Arimatee se compromet aux yeux de Pilate en voulant sauver le corps de Jésus. Pourquoi le fait-il ? En tant que juif pieux, par obéissance stricte à la loi ? mais aurait-il vraiment pris la peine de déposer lui-même le corps de Jésus dans un tombeau alors qu'il aurait été si simple de payer un soldat pour cette besogne ? Par une secrète sympathie pour Jésus ? C'est bien cette seconde hypothèse qui paraît la plus vraisemblable.

v.44-45 :

Ces deux versets propres à Marc soulignent d'une part la réalité de la mort de Jésus attestée par le centurion, le soldat romain qui avait été de garde au pied de la croix (Mc 15,39) et d'autre part la rapidité de l'agonie, ce qui étonne Pilate.

Pilate littéralement "offre le cadavre" à Joseph. Marc est le seul évangéliste à utiliser ce terme (les autres évangiles parlent du corps de Jésus). "Cadavre" est le mot employé pour désigner les dépouilles d'animaux ou les restes de soldats morts sur le champs de bataille : c'est l'évocation de la mort sous son aspect le plus brutal et le plus repoussant.

Marc le souligne d'une manière crue : le Fils de Dieu est bel et bien mort, il a partagé le sort des hommes dans sa forme la plus cruelle et la plus sordide.

v.46 :

En comparant les quatre évangiles, de Marc à Jean en passant par Luc et Matthieu, on constate une amplification progressive des soins donnés au corps de Jésus.

Ici Joseph descend le corps de la croix et l'enveloppe simplement dans un linceul. Le tombeau devait être une niche taillée perpendiculairement à la paroi du rocher et fermée par une pierre. Dans les trois autres versions, il est précisé que le tombeau n'avait pas encore été utilisé.

v.47 :

Marie de Magdala était, selon Lc 8,2-3, l'une de ces femmes qui suivaient Jésus avec les disciples à la suite d'une guérison. On la retrouve au pied de la croix et comme premier témoin de la résurrection devant le tombeau vide.

Marie, mère de José, est selon Mc 15,40, également la mère de Jacques. Or, en Marc 6,3 Jacques et José sont appelés frères de Jésus. Selon l'exégèse protestante, cette Marie-là serait donc la mère de Jésus.

Conformément au dogme de la virginité permanente de Marie, les exégètes catholiques romains voient dans les frères de Jésus des cousins ou des parents plus lointains. Marie, mère de José, ne serait donc pas Marie la mère de Jésus, mais au plus sa tante.

Comme Marie de Magdala, elle était présente aussi sous la croix et devant le tombeau vide le matin de Pâques.

K.R. et M.A.

Déroulement de la lecture

1. Regarder l'image.

Observer les personnages qui entourent la descente de la croix.

Qui sont-ils ?

Quels sont les adjectifs qui vous viennent à l'esprit en les regardant ?

Qu'est-ce qui vous frappe ?

Pourquoi, selon vous, certains ont-ils une auréole, d'autres pas ?

Observer les couleurs utilisées par le peintre pour représenter cette scène.

Qu'est-ce qui vous frappe ?

Avez-vous des questions au sujet de cette représentation ? Notez-les.

2. Lire le texte.

En quoi la scène décrite par Marc est-elle différente de celle décrite par le peintre ?

Pourquoi ?

L'animateur peut donner quelques informations sur les différentes versions de ce récit dans les évangiles, et éventuellement quelques explications de vocabulaire.

Que dit l'évangéliste Marc des personnages regroupés autour de Jésus ?

Qu'est-ce qui vous frappe ?

3. Y a-t-il parmi les questions suscitées par l'image certaines qui se posent encore ?

4. En considérant à la fois l'image et le texte comme deux reflets d'un même épisode : quel est pour vous le message de ce passage ?

5. De tout ce qui vient d'être échangé, qu'est-ce qui vous touche le plus ?

Choisissez une chose pour la dire aux autres.

Notes sur le déroulement

Un regard sur l'ensemble des personnages regroupés au pied de la croix me semble particulièrement intéressant, car il nous fait découvrir un aspect cher à l'évangéliste Marc : les personnes les plus fidèles et les plus adéquatement actives ne font pas partie des proches de Jésus ; ils gravitent au contraire sur une orbite plus éloignée. Message qui n'a point perdu de son intérêt aujourd'hui ! En pensant aux possibilités de regroupement offertes habituellement par les bancs d'église, j'ai compté avec des groupes de 2-4 personnes max. ; dans ce cas la démarche prend 20-30 min. Pour des groupes plus grands prévoir davantage de temps ou supprimer la question 5.

Le point 3 suppose un temps de questions-réponses. Si ce n'est pas possible, supprimer ce point.

Méditation

Brillez déjà, lueurs de Pâques,
Scintillez au jour de demain,
Annoncez l'époux qui revient,
Eveillant tout sur son passage.
La nuit ne saurait retenir
Ce corps où monte le désir
De recommencer un autre âge.

La terre craque où il se dresse,
Comme hier où Dieu lui donna
Son Esprit, son souffle, une voix
Dans le jardin de la Genèse.
La chair de sa chair est nommée :
La plaie qu'il porte à son côté
S'ouvre pour qu'un peuple en renaisse.

Voici le temps où Dieu se hâte :
De sa main il couvre les eaux,
Il en tire un monde nouveau,
Partout la vie refait surface !
Où donc est la tombe de Dieu ?
La mort est morte sous les yeux
De ceux qui croiront en sa grâce.

Prière du temps présent, D. Rimaud, CNPL

7. LES FEMMES AU TOMBEAU

Mc 16,1-8

Le texte

¹ Quand le sabbat fut passé, Marie de Magdala, Marie, mère de Jacques et Salomé achetèrent des aromates pour aller l'embaumer. ² Et de grand matin, le premier jour de la semaine, elles vont **au** tombeau, le soleil étant **levé**.

(*epi*)

(*ana*)

³ Elles se disaient entre elles : « Qui nous **roulera** la pierre **de** l'entrée du tombeau » ? ⁴ Et, **levant** les yeux, elles voient que la pierre est **roulée** ; or, elle était très grande.

(*apo*)

(*ek*) (*ana*)

(*ana*)

⁵ **Entrées dans** le tombeau, elles virent, assis à droite, un jeune homme, vêtu d'une robe blanche, et elles furent saisies de **frayeur**. ⁶ Mais il leur dit :

(*eis*) (*eis*)

« Ne vous **effrayez** pas. Vous cherchez Jésus de Nazareth, le crucifié : il est ressuscité, il n'est pas ici ; voyez l'endroit où on l'avait déposé. ⁷ Mais allez dire à ses disciples et à Pierre : "Il vous **précède** en Galilée ; c'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit". »

(*ek* : frappées de stupeur).

(*eis*)

⁸ Elles **sortirent** et **s'enfuirent loin** du tombeau, car elles étaient toutes tremblantes et **bouleversées** ; et elles ne dirent rien à personne, car elles avaient peur.

(*ek*) (*apo*)

(*ekstasis*, le fait d'être hors de soi) ;

Les prépositions ou préfixes de mouvements :

mouvement vers le haut...	<i>ana</i>
mouvement en avant, loin de...	<i>apo</i>
mouvement en avant, vers le dedans...	<i>eis</i>
mouvement en avant, sur...	<i>epi</i>
mouvement vers le dehors...	<i>ex</i> ou <i>ek</i>

A la découverte de l'image

Ce dessin de Rembrandt, d'une grande maturité, date de 1655 ; il provient d'une période particulièrement féconde en représentations de récits bibliques, mais difficile sur le plan personnel [1653-58 : difficultés financières et faillite, vente des collections et de la maison]. Il nous présente les femmes au tombeau d'une manière particulièrement originale. Rembrandt a laissé un très grand nombre de dessins qui ne sont que très rarement des études préparatoires pour des gravures ou des peintures. Le dessin était pour lui une forme d'expression importante, dont la plus grande spontanéité lui permettait d'interpréter certains sujets de manière novatrice.

C'est le cas pour ce dessin très accompli que Rembrandt fait des femmes au tombeau. Trois femmes — leur présence est fortement soulignée — se penchent à l'intérieur du tombeau ouvert, que la lumière de l'extérieur et les tons chauds du bistre (qu'il utilisait pour ses dessins) envahissent. Elles constatent que la niche est vide. Le lieu où a reposé Jésus est plus particulièrement éclairé. Le point de vue est très original : le spectateur voit les femmes entrer depuis l'intérieur du tombeau. Ainsi, au lieu de buter sur le tombeau (comme dans les représentations traditionnelles de la scène), le regard du spectateur est appelé à sortir par cette ouverture arrondie — sorte de matrice — vers la vie à l'extérieur, irradiée de soleil. Le tombeau est donc ici, non un lieu de mort, mais une matrice dont surgit la vie. Le regard du spectateur se porte ainsi très naturellement vers l'extérieur : le jardin avec deux personnages qui s'éloignent, le Golgotha avec les trois croix vides et les murs de Jérusalem. C'est de cette manière que Rembrandt rappelle que le Ressuscité est mort sur une croix. Le moment représenté le plus probable est celui que décrit Lc 24,3 : entrées dans le tombeau, les femmes ne trouvent pas le corps de Jésus — juste avant l'arrivée des anges. Chose frappante pour Rembrandt, car son œuvre en compte beaucoup, la scène ne comporte pas d'anges. Comme il s'agit d'une œuvre tardive, Rembrandt se concentre sur l'essentiel en réinterprétant fortement le récit, mais en recherchant moins, de ce fait, ses éléments descriptifs.

Le dessin de Rembrandt souligne trois éléments importants :

- **la présence forte des femmes dans le cadre de sa composition**
- **la relation qu'il établit entre le tombeau ouvert et le Golgotha**
- **le point de vue choisi qui invite le spectateur à regarder au-delà du tombeau**

[Réf. bibl. de l'image : Rembrandt et la Bible : épisodes de l'Ancien Testament et du Nouveau Testament dans les toiles, les eaux-fortes et les dessins de Rembrandt. H. Hoekstra, éd., Weert, 1990, p. 417.]

Notes pour ouvrir le sens du texte

« Qui nous roulera la pierre... ? » (v.1-4)

Les femmes passent à l'action dès la fin du sabbat (16,1), après avoir été présentes, mais passives, lors de la crucifixion et de l'ensevelissement de Jésus (15,40.47). Le récit de l'ensevelissement prépare celui du matin de Pâques, en localisant le tombeau et en nommant les femmes : « *Marie de Magdala, Marie, mère de Jacques, et Salomé...* » (Mc 15,40 et en 16,1 ; 15,47 ne nomme que Marie de Magdala et Marie mère de José). Elles l'ont suivi de Galilée à Jérusalem.

Il s'agit d'une tradition ancienne qui présente des figures importantes reconnues des premières communautés chrétiennes, témoins de la crucifixion, de l'ensevelissement et de la résurrection.

Elles achètent des aromates pour oindre le corps de Jésus. Fait choquant pour un juif, qui avait le devoir d'enterrer les morts, la sépulture n'avait pas été achevée. Elles viennent donc avec un projet humain, soigneusement mis au point, qui témoigne de l'attachement des femmes à Jésus. « *Et de grand matin, le premier jour de la semaine, elles vont à la tombe, le soleil étant levé* » (v.2). En grec le mot "tombe" (mnèmeion) signifie d'abord "signe pour rappeler un souvenir", "monument commémoratif". Dans notre bref passage, le mot revient quatre fois. Il s'agit bien de garder quelque chose de celui qui vient de mourir, un corps embaumé, un souvenir.

« *Qui nous roulera la pierre... ?* » s'inquiètent-elles, comme si elles n'eussent pas dû s'en préoccuper plus tôt ! La surprise est de taille : le tombeau est ouvert, « *...la pierre est roulée ; or, elle était très grande* » (v.4), précise le narrateur, mais aucune mention n'est apportée sur le "comment" de l'événement. Face à cet univers fermé par la mort se dresse celui de la résurrection, ouvert. Le même verbe fait le lien entre ces deux univers : "regarder, observer, contempler", en 15,47, elles regardent le lieu où il a été déposé et en 16,4, elles regardent la pierre roulée.

« Il est ressuscité... » (v.5-7)

Elles vont alors de surprise en surprise. « *Entrées dans le tombeau, elles virent, assis à droite, un jeune homme, vêtu d'une robe blanche, et elles furent saisies de frayeur* » (v.5). « *Vêtu d'une robe blanche* » : le vêtement blanc (litt. lumineux, étincelant, brillant) le désigne comme un messager céleste. « *Saisies de frayeur* » : "frappées de stupeur" ; comme au v.6. Ce même verbe est utilisé par Jésus lui-même à Gethsémani (14,33).

L'événement dépasse leur projet : leur intention première perd son importance au moment où elles sont confrontées au message du jeune homme. Elles ont pensé à tout, sauf à ce qui leur arrive. L'effroi des femmes n'est provoqué ni par le tombeau ouvert, ni par l'absence du corps de Jésus, mais par la vue du messager céleste. Fermé par les humains, le tombeau est ouvert par Dieu qui a retourné la situation par son intervention.

Le jeune homme prend la parole : « *Ne vous effrayez pas. Vous cherchez Jésus de Nazareth, le crucifié : il est ressuscité, il n'est pas ici ; voyez l'endroit où on l'avait déposé* » (v.6). D'emblée un message clair : vous cherchez Jésus — lequel ? Celui-là même que vous connaissez, de son origine à sa mort, le Nazaréen, le crucifié ; il est ressuscité, il n'est pas ici, vous pouvez le constater — comment ? Voici l'endroit où on l'avait déposé. En grec le texte résonne plus fortement encore, il est comme martelé : « *Vous cherchez Jésus, le Nazarénien, le crucifié...* » « *Il est ressuscité* » : le verbe grec est emprunté au langage de l'éveil (domaine religieux et profane), littéralement : "il est réveillé, relevé" ; l'auditeur du premier siècle entendait le surgissement et l'éveil dans ce terme qui dit la résurrection — terme qui confère une connotation de résurrection à certains récits de miracle (p. ex. Mc 1,31 ; 4,38), ce qui ne pouvait pas échapper aux auditeurs d'alors.

« *Il est ressuscité, il n'est pas ici* » ... C'est donc par une parole que les femmes sont invitées à croire en la résurrection. Par sa présence, le jeune homme donne sens au vide que vient de creuser l'absence de Jésus. Au lieu d'un corps réduit au silence, elles trouvent un messager, dont elles seront les témoins et les porte-parole.

Restées à l'heure de la mort de Jésus, les femmes ont été devancées par l'événement. Il ne faut donc pas chercher Jésus dans un tombeau. Dans la perspective de l'anthropologie juive, la résurrection ne peut être pensée que dans des catégories corporelles : le tombeau doit donc se trouver vide.

« *Allez dire...* » Un ordre net, une destination connue : allez dire à ses disciples, et à Pierre — quoi ? Un rendez-vous connu, celui-là même qu'il leur a donné lui-même avant sa mort (cf. 14,28. « *Mais une fois ressuscité, je vous précéderai en Galilée* ») — où ? Là où vous viviez avec lui.

Voici ce dont les femmes sont les porte-parole : « *Allez dire à ses disciples et à Pierre : Il vous précède en Galilée ; c'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit* » (v.7, renvoie à l'annonce du reniement de Pierre en 14,28). Les femmes sont investies d'une mission ; elles doivent aller annoncer aux disciples cet événement incroyable que Jésus a été "relevé" par Dieu, que le Crucifié est

ressuscité, qu'il les précède maintenant en Galilée et que les disciples le verront là. La Galilée est pour Marc le lieu par excellence où se vit et se dit l'Évangile dans le ministère de Jésus. Voir le Ressuscité en Galilée signifie que les disciples sont renvoyés à leur propre vie, mais à une vie derrière le Ressuscité. Il les précède, on ne peut pas le saisir, mettre la main sur lui. En voyant le Ressuscité en Galilée, ils pourront le reconnaître dans son identité d'homme, de Crucifié et de Ressuscité. Le jeune homme invite les disciples, par l'intermédiaire des femmes, à se mettre en route, eux aussi, sur ce chemin porteur de vie.

« Elles avaient peur... » (v.8)

« Elles sortirent et s'enfuirent loin du tombeau, car elles étaient toutes tremblantes et bouleversées ; et elles ne dirent rien à personne, car elles avaient peur ». Ainsi, le récit du tombeau vide chez Marc se termine sur le mutisme des femmes (Mt 28,8 et Lc 24,9 racontent des récits différents). N'est-il pas surprenant que les femmes, investies d'une telle mission, se soient tues ? Elles se taisent, parce que ce mystère fait peur et que l'on ne peut que se taire tout d'abord face à l'irruption du divin. Pas moins de trois termes décrivent ce qu'elles ressentent : *« ...elles étaient toutes tremblantes et bouleversées ... elles avaient peur ».* "Bouleversées" : litt. "être hors de soi, troublé".

Le récit s'arrête quand les femmes fuient, il se tait sur leur silence. Un seul et double commentaire : si elles fuient, c'est que le tremblement et le bouleversement les ont saisies ; si elles ne disent rien à personne, c'est qu'elles sont dans la crainte.

Marc n'insiste pas par hasard — contrairement à Mt 28,8 et à Lc 24,9 — sur l'effet produit par les paroles du jeune homme. Et c'est sur ce silence que se terminait à l'origine l'évangile de Marc, qui ne rapportait pas d'apparitions du Ressuscité. Pourquoi ce mutisme ? Nous ne sommes pas les premiers à nous en étonner. Au point que très tôt, au début du II^e siècle déjà, on tenta de corriger la fin brutale de l'évangile en y ajoutant une longue conclusion (Mc 16,9-20), reflet d'une relecture ultérieure.

En terminant son évangile sur le silence des femmes, Marc maintient jusqu'au bout sa compréhension de l'Évangile. Celui-ci n'est pas une Bonne Nouvelle que l'être humain peut accepter sans être déconcerté profondément, saisi de frayeur et de doutes, d'abord muet face au mystère auquel il est confronté. Marc dans son ensemble pose plus de questions qu'il n'apporte de réponses, mais il sait que Dieu aura le dernier mot. On suit un personnage, puis on le quitte sur sa stupéfaction, sa question ou sa crainte pour aller ailleurs, passer de l'autre côté (cf. 5,21-43 ; 6,45-52 ; 8,22-26, etc.). Marc met en relief les femmes — et le lecteur et la

lectrice — confrontées au mystère de la mort et de la résurrection. Pour Marc, la foi naît du récit d'un événement qui, au départ, fait peur. La tension provoquée par le silence et la peur des femmes est levée par la prise de parole du lecteur et de la lectrice, appelé-e à prendre le relais en confessant le Christ, comme l'évangéliste l'a fait (cf. 1,1).

B. N. et J. P. Z.

Une partie de ce texte est fortement inspiré d'un article de Corina Combet-Galland :
"Qui nous roulera la peur ?", Finale d'Évangile et figures de lecteurs,
in ETR (69), 1990, p. 171 à 189.

Déroulement de la lecture

1. Regarder attentivement le dessin de Rembrandt.
Dégager les éléments importants concernant le lieu où se situe le peintre, la composition dans son ensemble (répartition des accents, des ombres et de la lumière...), les personnages, etc..
2. Lecture du texte.
3. Observation du texte.
Observer dans le récit les mouvements et les lieux.
4. Ce récit est le dernier de l'évangile, qui primitivement se terminait là.
Quelle signification peut avoir une telle fin ?
5. Comparer l'image et le texte. Où se rejoignent-ils ? En quoi sont-ils différents ?
Comment se dit la résurrection dans l'image, dans le récit ?

Notes sur le déroulement

1. **Rembrandt**, par le point de vue qu'il choisit, invite le spectateur à regarder au-delà du tombeau. Le **récit** du matin de Pâques nous met en mouvement. Comme les femmes, nous pouvons dans la lumière du soleil déjà levé nous mettre en route. Les mouvements du récit sont inachevés. Ainsi, ils nous incitent à les reprendre, à les poursuivre : à nous lever, sortir, quitter..., car « ***il vous précède en Galilée*** » (litt. "marcher devant", v.7). Le rendez-vous en Galilée induit un double mouvement. Il renvoie au Jésus terrestre qui sillonne la Galilée appelant ses disciples, enseignant et guérissant des malades, nous renvoyant ainsi à la lecture toujours à recommencer de l'Evangile. Mais ce rendez-vous nous propulse également hors du texte ; il nous projette dans l'avenir, nous ouvre à un futur avec le Ressuscité. Le message est clair « ***il est ressuscité*** » (v.6), mais la fuite et le silence des femmes renvoient le lecteur et la lectrice à sa propre réponse, à ses doutes, à ses craintes qui l'empêchent de parler et de se mettre en mouvement. « ***Il vous – nous – précède en Galilée*** » : la route est longue, mais elle permettra à chacun de naître à sa propre réponse, **de changer de point de vue**, comme le propose **Rembrandt** dans son dessin, qui au lieu de faire buter le regard du spectateur sur le tombeau, lui permet de sortir côté jardin — symbole de vie et de création nouvelles.
2. Pour ce premier contact avec le texte, nous vous invitons à le proclamer, en invitant les participants à l'écouter (sans le lire en même temps).

3. Le récit annonce la résurrection avec la figure de la pierre roulée. Il la raconte à travers un triple mouvement qui se déploie sur plusieurs plans : mouvement vers le haut, mouvement vers le dehors, mouvement en avant. Pour saisir les mouvements, il faut observer le jeu des prépositions et des préfixes du texte grec (Cf. marge de droite dans notre édition du texte).

La pierre est soulevée (*anakekulistai*, v.4), le soleil est levé (*anateilantos*, v.2) et les femmes lèvent les yeux (*anablepsasai*, v.4) : trois mouvements vers le haut, dans ce recommencement du temps.

La pierre est roulée hors de la porte du tombeau (*ek tés thuras tou mnémeiou*, v.3), les femmes sont projetées par la parole vivante hors du lieu de la mort, hors de la tombe (*exelthousai*, v.8) et hors d'elles-mêmes (c'est ce que signifie littéralement leur bouleversement (*ekstasis*, v.8)). Un triple mouvement dehors. Mais il reste un dedans verrouillé par la crainte. La parole ne sort pas de leur bouche, « elles ne dirent rien à personne ». Qui roulera la peur ?

La pierre est roulée loin de l'entrée (*apokulisei*, v.3), les femmes fuient loin du tombeau (*apo tou mnémeiou*, v.8), sans orientation certes, mais elles tournent le dos à l'espace de la mort.

4. Inachevés, les mouvements appellent le lecteur ou la lectrice à les reprendre et à les poursuivre : se lever, sortir, quitter, naître à sa propre réponse. Le récit est alors tout entier un lieu de renvoi : le message de résurrection, avec le rendez-vous en Galilée, renvoie au début de l'Évangile, là où Jésus paraît en Galilée et appelle ses disciples à le suivre. Il renvoie à la lecture toujours à recommencer de l'Évangile. Il fait recommencer la Bonne Nouvelle.

Méditation

Pourquoi fixer le ciel ?
Pourquoi pleurer sa mort ?
 Pourquoi pleurer ?
Je sais qu'il est vivant,
 Il est vivant !

Sa tombe est vide,
Le ciel est vide,
Mais notre cœur est plein de lui,
 Dieu vivant,
Mais notre cœur est plein de lui.

Nos mains sont vides,
Nos yeux sont vides,
Mais nos chemins mènent vers lui,
 Dieu vivant,
Mais nos chemins mènent vers lui.

Longue est la route,
Dure est la route,
Mais notre pain parle de lui,
Dieu vivant,
Mais notre pain parle de lui.

Michel Scouarnec "En attendant qu'IL vienne"